

BULLETIN DES ARMÉES

DE LA RÉPUBLIQUE



RÉSERVÉ A LA ZONE DES ARMÉES

NOS ALLIÉS

LE GÉNÉRAL PORRO

Le général Porro est né, à Bologne, le 3 octobre 1854, il a donc soixante-deux ans. Son père, le sénateur Alexandre, était un financier émérite : il dirigea longtemps, comme président, la plus forte des institutions de crédit de la Lombardie, la caisse d'épargne de Milan ; sa mère était la fille d'un célèbre mathématicien, Gabrio Piola. D'autres personnages illustres sont sortis de sa famille ; son oncle Charles, connu pour son patriotisme, fut pris par les Autrichiens comme otage et tué à Melagnano ; son cousin Pierre, l'un des hardis explorateurs africains, est mort aux fontaines d'Artu, pendant une expédition géographique dans l'Harrar.

Le général fréquenta l'Académie militaire de Turin, d'où il sortit avec le grade de sous-lieutenant d'artillerie en 1875. Ayant suivi les cours de l'école de guerre et étant passé à l'état-major, une carrière rapide et brillante s'ouvrit devant lui. Ses études sérieuses, ses publications originales le montrèrent aussitôt comme l'un des maîtres de l'armée. Il revint à l'école de guerre, comme professeur chargé de l'enseignement de la géographie militaire.

Ceux qui ont été ses élèves — et ils sont très nombreux — parlent tous de l'esprit pratique qui le dirigeait dans son enseignement. Pas de superflu, pas de casse-tête ; la clarté, la précision, et surtout le soin constant de faire tout converger vers le but : la tâche future de l'officier.

Dans l'étude de la géographie militaire, il a été, on peut le dire sans exagérer, un réformateur. L'ouvrage publié par le général italien, en 1897, la *Guida allo studio della geografia militare*, passe pour être le plus classique du genre. Il y applique le principe fondamental de son enseignement : l'étude de la géographie sur la base géologique.

Cette activité intellectuelle fut interrompue par la reprise d'une tâche plus exclusivement pratique. Ayant été promu colonel, il se vit confier le commandement d'un régiment d'infanterie. C'est l'habitude, en Italie, de laisser pendant deux ans au moins, dans les régiments, les colonels qui viennent de l'état-major. Le colonel Porro bénéficia d'une exception. Après six mois seulement, il était nommé colonel de l'état-major et attaché directement au chef d'alors, le général Saletta, duquel il reçut le mandat, particulièrement flatteur, d'étudier la défense de la frontière orientale, ce qui explique encore pourquoi le choix qu'on fit de lui, à la veille de la guerre, parut plus qu'opportun. Il dirigea l'école de guerre pendant cinq ans, puis on le nomma sous-secrétaire d'Etat à la guerre.

Lieutenant-général en 1911, il eut le commandement de la division de Vérone, puis celui de la division de Milan. Peu après

il recevait le commandement du 6^e corps d'armée à Bologne ; et, le 1^{er} avril, il prenait, à côté du général Cadorna, les fonctions qu'il exerce encore à l'heure actuelle.

Depuis l'intervention italienne, soit au quartier général italien, soit dans la capitale, soit à l'étranger, les missions les plus difficiles et les plus utiles pour le développement de l'action italienne lui ont été confiées. Ce n'est pas seulement le général Cadorna qui utilise son inlassable activité, c'est le roi Victor-Emmanuel lui-même qui, comme tout le monde le sait, depuis la première semaine, n'a pas quitté la zone où l'on se bat. Le général Porro est particulièrement chargé d'assurer la coordination des services entre le commandement suprême et les différents ministères. On l'a vu pour cela siéger assez fréquemment dans le conseil des ministres à Rome.

Dernièrement, il a ajouté à ses fonctions précédentes celle de délégué de l'Italie dans le conseil de guerre qui a réalisé au quartier général français la première tentative d'unité dans l'action collective des Alliés.

PAROLES FRANÇAISES

Frères et sœurs d'Alsace et de Lorraine, vous n'aurez pas en vain, pendant près d'un demi-siècle d'exil, supporté avec une stoïque confiance le joug ennemi ; vous n'aurez pas en vain souffert et espéré, pleuré et prié ; vous n'aurez pas en vain donné vos fils, comme nous avons donné les nôtres à la France, notre mère commune, victime d'une agression odieuse où la perfidie a devancé et préparé toutes les violences, toutes les horreurs, tous les crimes. Nos sacrifices, les vôtres et les nôtres, ne seront pas un don stérile. Jamais, jamais, nous ne transigerons avec l'honneur. Nous n'écouterons pas la voix corruptrice et les tentations équivoques des émissaires de la paix allemande. Fidèles à nos alliés et à nous-mêmes, nous ne traiterons qu'avec un ennemi vaincu, à nos conditions et à notre heure.

Déjà son arrogance a faibli ! Nous ne méprisons pas sa force, mais nous ne la craignons pas. Nous savons que le temps, pendant lequel nous travaillons, travaille contre lui. Nous sentons que derrière le décor de fer de l'empire, les ruines s'accumulent et préparent l'inéluctable échéance des défaillances et des révoltes. Nous pouvons attendre. Nous attendons.

Frères et sœurs d'Alsace-Lorraine, vous nous avez appris la patience et la confiance. Nous serons dignes de vous. Nous ne voulons et nous ne ferons que la paix française, une paix de droit, de dignité et de justice, qui associera aux réparations du passé, abolies par les armes de nos soldats, les garanties d'avenir dues à la France reconstituée, agrandie, ennoblée par la Victoire.

LOUIS BARTHOU.

(Discours prononcé à la Sorbonne le dimanche 26 décembre.)

AU SÉNAT

L'APPEL DE LA CLASSE 1917

Le Sénat a voté mardi le projet de loi précédemment adopté par la Chambre, qui fixe au 5 janvier prochain la date de l'appel sous les drapeaux de la classe 1917.

Ce vote a été émis après un discours du général Gallieni, ministre de la guerre, qui a provoqué des applaudissements répétés sur tous les bancs de la Haute Assemblée et dont l'affichage a été ordonné par un vote unanime.

Nous publierons le texte intégral de ce discours dans notre prochain numéro.

Un Message du roi George

Le roi d'Angleterre a adressé le message suivant aux armées britanniques de terre et de mer :

Voici encore une fête de Noël qui trouve toutes les ressources de l'empire toujours engagées dans la guerre et je veux adresser, en mon nom et au nom de la Reine, des saluts cordiaux à l'occasion de cette fête et nos bons souhaits de nouvel an à tous ceux qui, sur terre et sur mer, soutiennent l'honneur du nom anglais.

Dans les officiers et les hommes de ma marine, desquels dépend la sécurité de l'empire, je mets, comme tous mes sujets, ma confiance qui est absolue.

J'ai confiance, avec une foi égale, dans les officiers et soldats de mes armées, qu'ils soient en France, en Orient ou sur d'autres théâtres d'opérations, sachant que leur dévouement, leur vaillance et leur abnégation les mèneront, sous la direction de Dieu, à la victoire et à une paix honorable.

Beaucoup de nos camarades maintenant, hélas ! sont à l'hôpital, et, avec la Reine, je désire exprimer aussi à ces gens courageux notre reconnaissance profonde et notre très vive sollicitude pour leur guérison.

Officiers de la marine et de l'armée, voici encore une année terminée comme elle a commencé, dans la peine, le sang et la souffrance ; mais je me réjouis parce que je sais que le but pour lequel vous luttiez arrive de plus en plus à portée de la vue.

LE GÉNÉRAL DE CASTELNAU en Orient.

Le général de Castelnau, chef d'état-major général des armées françaises, fait un voyage d'enquête et d'inspection en Orient.

Parti de Paris, le 15 décembre, peu de jours après sa nomination au poste qui fait de lui le collaborateur immédiat du général Joffre, le général de Castelnau s'est rendu, *via* Italie, à Salonique où il est arrivé le 20. D'accord avec le général Sarrail, commandant l'armée française d'Orient, et le général sir Bryan Mahon, commandant le corps expéditionnaire anglais, le général de Castelnau a arrêté le programme de mise en état de défense du camp retranché de Salonique.

Ce programme, établi après une étude approfondie du terrain, utilise toutes les défenses naturelles de la région, et les complète par des défenses artificielles, soutenues par une importante artillerie lourde. L'exécution en est à la veille d'être achevée et la place de Salonique a été mise en état de résister à de très fortes attaques, au cas où les troupes germano-bulgares se décideraient à franchir la frontière grecque.

La mission du général de Castelnau à Salonique étant ainsi accomplie, le chef d'état-major général des armées françaises a quitté cette ville samedi. Il est arrivé à Athènes dimanche matin. Il a été reçu à onze heures par le roi Constantin qui l'a retenu pendant une heure.

Le ministre de France, M. Guillemin, a offert au général de Castelnau et à son état-major un déjeuner auquel assistaient les hauts personnalités militaires de l'état-major grec, ainsi que les représentants des puissances alliées et leurs attachés militaires.

Le général de Castelnau a ensuite reçu les membres de la colonie française à l'hôtel de la légation. Au cours de la réception, le général, s'adressant à nos compatriotes, leur a dit :

« Que vos pensées aillent toujours à ceux qui, sur le front, défendent vaillamment la patrie. »

« Ayez confiance : vous pouvez compter sur la victoire avec une certitude mathématique. Nous en aurons ainsi fini avec le cauchemar de cette Allemagne envahissante. »

Le général a qualifié les positions de Salonique « d'imprenables ».

Une foule nombreuse a acclamé, pendant son séjour à Athènes, le général français, aux cris de : « Vive la France ! Vive Castelnau ! Vive l'armée française ! »

Faits de guerre

DU 24 AU 28 DÉCEMBRE

En Belgique.

La lutte d'artillerie a été particulièrement vive sur ce front. Le feu de nos batteries a été très efficace : dans la région de Lombartzyde, le 24 décembre, des troupes allemandes, qui se rassemblaient dans les tranchées et les boyaux de communication, ont été obligées de se disperser ; dans la région de la Grande-Dune, le 25 décembre, les parapets des ouvrages allemands ont été détruits en plusieurs endroits et un blockhaus de la première ligne a sauté.

En Artois.

Nos batteries ont canonné avec succès les organisations de l'ennemi au sud d'Angres, dans la région d'Arras, au sud de Baillet et dans la région de Blainville. Dans la soirée du 26, nous avons fait sauter une mine au nord-ouest de la cote 140 et nous avons empêché l'ennemi d'en occuper l'entonnoir.

De la Somme à l'Aisne.

Entre Somme et Oise, notre artillerie a exécuté plusieurs actions heureuses : elle a détruit un ouvrage allemand à l'ouest de Lassigny, sérieusement endommagé la Tour Roland et dispersé un détachement ennemi au nord-est de Chilly.

Il en a été de même sur le front de l'Aisne où un ouvrage allemand au nord de Moussy a été en partie ruiné.

Sur la rive gauche de l'Aisne, à la cote 108, au sud-est de Berry-au-Bac, nous avons fait jouer simultanément deux camoufflets, qui ont bouleversé les travaux de mine de l'ennemi.

Woëvre et Lorraine.

Un tir bien dirigé de notre artillerie a fait sauter un dépôt de munitions au nord-est de Regniéville.

Dans la région de Bloncourt-Gremecey, au sud-ouest de Château-Salins, nous avons efficacement bombardé les travaux ennemis.

En Champagne.

Notre artillerie s'est montrée très active. Dans la journée du 25, elle a dispersé un convoi sur la route de Tahure à Somme-Py ; le lendemain, dans la direction de Navarin, elle a

exécuté quelques tirs heureux sur des travailleurs ennemis.

Dans la journée du 27, l'ennemi a bombardé nos lignes près de la cote 193 ; il a ensuite prononcé une attaque que nous avons facilement repoussée.

Vosges.

La lutte d'artillerie a été assez intense. Le 26 décembre, une de nos batteries a pris sous son feu un train de munitions arrêté en gare de Hachimette, au sud-est du Donhomme ; une forte explosion a été constatée par nos observateurs. Le 27, au nord du Ling, notre artillerie a réussi à détruire une batterie casematée et des abris de mitrailleuses ; elle a également bombardé avec succès les tranchées ennemies du Schraizmaennle.

A l'Hartmannswillerkopf, dans la journée du 24, l'ennemi, après un violent bombardement, a prononcé une attaque sur tout le front des positions conquises par nous entre le sommet et les abords de Wattwiller ; il a été partout repoussé. A la suite de cet échec, il a bombardé, dans la journée du 25, nos positions sur le front du Hirzstein et sur les pentes nord de l'Hartmannswillerkopf. Le 27, l'activité de l'artillerie a été intense sur tout le front ; sur les pentes sud-est du côté de Rehlfelsen, une tentative de l'ennemi pour sortir de ses tranchées a été arrêtée par un tir de barrage.

FRONT RUSSE

Au sud de Friedrichstadt les Allemands ont lancé, par delà la rivière, quelques grosses mines dans les tranchées russes.

Dans le secteur de Dvinsk, violents combats au moyen de grenades et de lance-bombes. En plusieurs endroits l'artillerie russe a dispersé les Allemands qui travaillaient à la construction de fortifications.

En Galicie, au nord de Bouthatch, plusieurs tentatives de l'ennemi ont été repoussées. Au cours d'une attaque les Russes ont pénétré dans le village de Plikovtzi et surpris un poste autrichien, dont les défenseurs ont été tués ou mis en fuite.

Des détachements russes ont également surpris deux postes allemands, dont les occupants ont été tués ou fait prisonniers.

FRONT MONTÉNÉGRI

Les troupes monténégrines du sandjak ont pris l'offensive et attaqué l'ennemi du côté de Lepenatz. Elles l'ont repoussé, après une lutte acharnée, sur Bielopolie, lui infligeant de grosses pertes et faisant 100 prisonniers.

Elles ont poursuivi leurs succès les jours suivants (25 et 26 décembre) et ont occupé les villages de Godouche, de Dobrido et plusieurs autres localités.

FRONT ITALIEN

Sur les hauteurs, à l'ouest de Gorizia, l'ennemi a tenté d'attaquer les positions italiennes. Mais il a été facilement repoussé.

Les attaques autrichiennes sur le front du Carso n'ont pas donné un meilleur résultat.

On signale de violentes actions d'artillerie sur plusieurs points du front. Les batteries de nos alliés ont contrebalancé avec succès l'artillerie ennemie et dispersé des troupes et des colonnes de ravitaillement.

EN ÉGYPTE

Les Anglais, le 25 décembre, ont attaqué et dispersé avec des pertes insignifiantes, à Mersa-Matru (frontière occidentale), le corps principal des Arabes.

EN MÉSOPOTAMIE

Le 24 décembre, les Turcs ont canonné violemment la position des Anglais à Kut-el-Amara et pratiqué une brèche dans un fort situé sur le front droit de la position. Ils en ont été chassés, laissant 200 morts sur le terrain. La nuit suivante, les Turcs ont attaqué à nouveau et pénétré dans le bastion nord. Ils en ont été également chassés, après de rudes combats, aux premières heures du jour de Noël, et ils se sont retirés dans leurs tranchées, à 400 et 900 yards en arrière. La garnison britannique, qui avait reçu des renforts, a réoccupé le bastion.

Les pertes, du côté anglais, sont de 190 hommes tués ou blessés, et, du côté turc, d'environ 700 hommes.

Les forces turques semblent avoir été environ une division.

EN PERSE

Une troupe russe s'est portée près de Rabat-Kérin, à 40 verstes de Téhéran, à la rencontre de deux bataillons de gendarmes, de 500 cavaliers de l'émir Kischmeit et de 200 Bah'is, qui avaient établi dans la montagne des positions puissantes et bien organisées.

Les Russes ont attaqué l'ennemi avec toute la masse de leurs forces. L'ennemi a été battu et dispersé, perdant 118 hommes, dont 2 officiers.

Les Russes ont occupé la ville d'Assad-Abad.

SUR MER

La « Ville-de-la-Ciotat » torpillée.

Le paquebot de la compagnie des Messageries maritimes la *Ville-de-la-Ciotat*, qui, à son retour d'Extrême-Orient, était attendu à Marseille lundi dernier, a été torpillé et coulé le 24 décembre, en Méditerranée orientale, par un sous-marin ennemi.

Il a été torpillé sans avis préalable. 208 personnes, passagers et équipage, ont été sauvées.

80 ont disparu : 34 passagers, dont 2 enfants, et 46 hommes de l'équipage.

Un paquebot italien, le *Porto-Saïd*, a été également torpillé dans la Méditerranée.

Au cours d'une exploration dans la baie de Solloum (côte méditerranéenne de l'Égypte), un de nos croiseurs a canonné et détruit une batterie turque.

Le chalutier *Paris II*, commandé par le lieutenant de vaisseau Papounet, s'est trouvé, sur la côte ottomane, en présence de deux grands sous-marins ennemis, pourvus d'artillerie.

Le chalutier français a ouvert le feu sur ces navires qui, profitant de leur supériorité de vitesse, se sont maintenus à grande distance. Après deux heures de canonnade, les sous-marins ont pris la fuite.

Dans la mer Noire, les torpilleurs russes ont enlevé, près des côtes bulgares, deux voiliers et ont bombardé des postes côtiers.

Des attaques de sous-marins ennemis contre le torpilleur *Gromki* ont été repoussées par un feu de l'artillerie.

Les Engagements spéciaux

Le général Gallieni vient d'adresser des instructions simplifiant les formalités à remplir pour contracter les engagements spéciaux. Il rappelle que les engagements spéciaux ont un droit de priorité sur les hommes de l'auxiliaire, pour l'obtention d'emplois, notamment administratifs. Il suffira à ces engagements de produire, au chef de corps ou du service où ils désirent entrer, un extrait de naissance et un certificat de bonne vie et mœurs. Les autres formalités de constitution du dossier seront entièrement accomplies par l'autorité militaire. Lorsqu'elles seront terminées, le chef de corps appellera le contractant qui signera son engagement.

Dans le cas où le volontaire ne réside pas dans la localité où il désire s'engager, le commandant du plus proche bureau de recrutement se substituera au chef de corps. Les hommes présentant une difformité apparente seront admis, mais conserveront la tenue civile avec le brassard.

Les engagés spéciaux bénéficieront des pensions, gratifications de réforme, haute paye, droits à la médaille commémorative et facilités pour coucher, manger et circuler en ville.

Les chefs de corps pourront aussi accepter les concours bénévoles de citoyens ne disposant que d'un nombre limité d'heures qui ne seront ni considérés comme militaires, ni rétribués.

Ce numéro du « Bulletin des Armées » est accompagné d'un Supplément entièrement consacré au Tableau d'honneur.

ECHOS DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

Au Trocadéro. — De nombreuses et intéressantes associations — les associations alsaciennes-lorraines au premier rang — ont organisé des réunions autour du sapin de Noël.

Au Trocadéro, une belle fête a été donnée par l'Union des cheminots, au profit des enfants des cheminots belges et français. C'est M. René Viviani, ministre de la justice, qui présidait. Plusieurs discours ont été prononcés, par M. Segers, ministre des chemins de fer de Belgique ; par M. Olivier, président de l'Union nationale des cheminots ; par le baron Guillaume, ministre de Belgique, par M. Vesnitch, ministre de Serbie en France.

M. Marcel Sembat, ministre des travaux publics, a adressé un salut fraternel à la Belgique et à la Serbie, affirmant la résolution ferme de la France et de ses alliés de ne déposer les armes que lorsque justice sera rendue à ces deux nations héroïques. M. Vesnitch a remercié en termes émus et saisissants.

M. Viviani, enfin, après avoir répété aux ministres de Belgique et de Serbie que la France ne faillirait pas à ses engagements, a prononcé un éloquent discours dont voici la péroraison :

« L'effort sera long encore, mais si long qu'il doit être, si lourd que soit le fardeau, enchaînés les uns aux autres comme ils étaient nos pères les Gaulois quand ils marchaient aux armées, la France et ses alliés indomptables iront jusqu'à la fin. Pas de paix boiteuse, pas de paix précaire qui ne serait qu'une trêve entre deux épisodes sanglants. Au combat et au devoir ! »

La salle a longuement applaudi ces vibrantes paroles et a fait une chaleureuse ovation au ministre.

La Journée du Poilu. — Le temps incertain dans la matinée de Noël, puis franchement mauvais dans la soirée, n'a pas facilité, pendant la première « Journée du Poilu », la tâche des gracieuses quêteuses et des petits quêteurs qui sollicitaient notre obole pour les permissionnaires sans ressources. Il pleuvait, et bien des gens sont restés chez eux. Cependant, on a répondu avec joie à l'appel du comité, et, le lendemain, heureusement, le soleil — qui ne brille plus guère que par son absence — s'est remis de la partie, pour quelques heures. Il devait bien cela à nos braves soldats !

Les modèles des médailles et des bijoux avaient été composés par Bargas et par Lali-que. Il a été mis en circulation 22 millions de ces insignes. Rien qu'à Paris, on avait distribué 12.000 corbeilles et 8.000 troncets. La petite monnaie recueillie sera presque aussitôt remise en circulation.

Les deux journées ont été certainement très fructueuses, mais on n'en connaîtra pas le résultat avant quelques jours.

L'Académie des sciences. — La séance publique annuelle de l'Académie des sciences s'est tenue lundi sous la présidence de M. Edmond Perrier, directeur du Muséum, devant une assistance nombreuse et recueillie.

M. Edmond Perrier, après avoir rendu hommage aux morts de l'Académie, a rappelé le rôle de la savante compagnie dans la lutte pour la victoire.

Ensuite M. Gaston Darboux, secrétaire perpétuel, rompant avec les usages qui veulent que le secrétaire perpétuel, dans son discours, retrace la vie et les travaux d'un des confrères décédés, a, cette année, glorifié le mérite de ceux auxquels l'Académie a distribué des prix et qui sont tombés au champ d'honneur.

L'orateur, après avoir montré les ravages causés dans le domaine de la science par la ruée sauvage des Allemands, a terminé son émouvant discours par un cri d'espérance : « Qu'importe ! sur ce point, comme sur bien d'autres, nous reprendrons notre marche en avant quand la paix sera venue, une paix glorieuse assurant le monde contre les entreprises des malfaiteurs ! »

Ordre et défense de danser. — On va danser, par ordre, à Berlin — dans le privé, bien entendu, car il est défendu de danser en public ; les bals musettes sont fermés.

Si fermés soient-ils, le patron du café « Sud-Orient » avait trouvé un expédient. Il offrit à danser, la salle et l'orchestre, tout enfin, même un système de signaux qui avertirait de l'arrivée de la police. Dès que le guet paraissait au

coin de la rue, le planton pressait un bouton, une lampe électrique s'allumait sous les yeux des musiciens qui transformaient aussitôt la polka en hymne patriotique. Et les couples désenlacés chantaient en chœur devant une police attentive.

Les meilleures choses ont une fin, hélas ! Herr Wogard, propriétaire du « Salon sud-oriental » vient d'être condamné à huit jours de prison. On a été indulgent, car les temps sont durs pour ceux qui aiment et qui donnent à danser.

La tache infamante. — D'après l'*Orizon* et la *Nouvelles Vremia*, le rapport qu'Ahmed-Riza a fait récemment au parlement turc, sur les événements d'Arménie, aurait produit une grande impression. Les ministres se seraient défendus d'avoir une responsabilité quelconque dans les massacres. Un assez grand nombre de députés se seraient solidarisés avec Ahmed-Riza, déclarant que « de telles cruautés marqueraient l'histoire de la Turquie d'une tache infamante ».

Ils n'ont pas tort, et ce ne sera pas, d'ailleurs, la première tache. Mais qu'ils se méfient. Leur indignation pourrait bien leur valoir, ainsi qu'à Ahmed-Riza, d'être traités, avant peu, comme de simples Arméniens.

M. Ford. — La tournure pacifiste... et ridicule de M. Ford est à la débânde. M^{me} Rosika Schwimmer, déléguée hongroise à la conférence féministe de la Haye, qui, de son propre aveu, avait organisé cette expédition, est abandonnée de ses compagnes, et M. Ford, tombé malade, est retourné ou va retourner en Amérique.

M. Ford est le créateur d'une petite automobile à portée de toutes les bourses et il a imaginé pour son auto un genre de réclame assez efficace :

Si un personnage de marque, qu'il estime *a jolly good fellow*, vient voir ses établissements, on lui fait traverser un atelier, deux ateliers, trois ateliers, où des centaines d'ouvriers s'occupent d'une pièce déterminée de la voiture. Ford appelle le contremaître au moment de passer outre et lui fait un signe. On apporte la pièce détachée qui vient d'être finie sous les yeux du visiteur.

— Envoyez au montage, dit alors le patron, compris à demi-mot.

La visite terminée, l'auto est prête, et M. Ford en fait cadeau à son visiteur.

Il a cru, sans doute, qu'on pouvait offrir la paix comme il offre ses petites autos.

Au tour du « Caillou-qui-bique ». — Le grand poète belge Emile Verhaeren possède en Hainaut, à deux pas de la frontière française, un petit ermitage campagnard : la maison du Caillou-qui-bique. Elle a reçu la visite d'officiers allemands. Par hasard, ils s'y sont bien conduits. Aussi ont-ils désiré qu'on le sache, et l'agence Wolff a été chargée de transmettre au monde un procès-verbal attestant officiellement cette sorte de miracle.

Le poète en a reçu communication. Le document en question est timbré, dans le coin de gauche : *Kommandantur von Saint-Ghislain*. Sur un ton presque obséquieux, ce procès-verbal relate la visite faite par les officiers inspecteurs au *Caillou qui bique*, car le scribe allemand écrit comme il prononce.

Cela n'empêche point la *Kölnische Zeitung* de traiter Verhaeren dans la boue.

Les embusqués boches. — Lors du dernier emprunt allemand, dont l'émission causa à Berlin quelques mécomptes, on fit savoir sous le manteau que les officiers et soldats riches qui souscriraient 10.000 marks ou davantage rempliraient un devoir patriotique... et s'assureraient en même temps la bienveillance particulière de leurs supérieurs. Aussitôt une ardeur sacrée se manifesta parmi les fils de famille mobilisés ; les souscriptions importantes affluèrent, et les souscripteurs se trouvèrent affectés, comme par hasard, à des services d'arrière, ou à des formations qui n'entendent le canon que de très loin.

Bruxelles, Liège et Anvers pullulent de jeunes officiers boches dont les uniformes demeurent immaculés. On se les montre du doigt, entre Belges, et on les appelle les « Dix-mille-marks ».

Contes du « BULLETIN »

Le petit Prince

On venait de déshabiller le petit prince. Il s'était laissé faire d'un air pensif, sachant que cette nuit était une grande nuit, la nuit d'entre les nuits : il le croyait encore. Et quand il se trouva libre et frais dans sa longue chemise, courant pieds nus sur le tapis, il alla lui-même cacher ses souliers dans la cheminée.

La gouvernante l'aida à monter dans le lit étroit et tout blanc. Il demanda :

— Noël viendra cette année ? Il viendra comme l'autre fois ?

— Oui, Altesse, affirma la gouvernante. Il viendra si vous dormez bien. Noël n'aime pas qu'on le regarde.

— Je vais dormir, dit le petit prince convaincu.

Docilement, il avait fermé les yeux. La main de la gouvernante fit mourir la lumière. Et puis une porte se ferma.

Le petit prince était seul et les paupières closes. Cependant il ne dormit pas tout de suite.

... Si le petit prince ne voulait pas dormir, c'est qu'il voulait adresser une prière particulière au vieux Noël, une prière qu'il ne voulait pas qu'on entendit. Il murmura :

« Père Noël, père Noël, il faut que je vous dise ce que je veux, parce que peut-être vous ne savez pas. Père Noël, ne m'apportez plus de canons, ni de boîtes de soldats de plomb, ni de zeppelins. J'ai encore tous ceux de l'année dernière, et j'ai tant joué avec eux, je les ai tant vus que j'en suis fatigué. Grand-père, quand il vient nous voir et qu'il parle de ses canons, des gros canons qu'on fabrique pour lui tous les jours, dit quelquefois : « Si on pouvait faire aussi des soldats ! » Moi, je lui donnerais bien tous mes soldats de plomb. Je voudrais autre chose, vous-tu, pour changer. Je voudrais une bergerie, par exemple : une grande ferme avec la fermière qui fait du beurre, et beaucoup de vaches, et beaucoup de bœufs et des cochons. Je voudrais un gramophone qui jouerait autre chose que la *Wacht am Rhein*, le *Deutschland über alles* et tous les autres chants guerriers. Je voudrais une automobile mécanique qui promènerait des messieurs et des dames habillées comme ceux qui sont dans la rue, et pas des soldats — parce que j'en ai assez, parce que c'est toujours la même chose... J'espère que tu n'es pas fâché, père Noël ! »

... Et puis le sommeil vint. Le petit prince rêvait. Il rêvait, et il crut distinguer dans la cheminée comme une grande lumière, des rumeurs confuses, un murmure de voix. « C'est le père Noël, songeait-il. Peut-être avec des anges. » Mais d'abord, à ce qu'il vit, il décida que c'était seulement des anges. Des petites filles et des petits garçons, en chemise de nuit comme lui-même, et qui s'approchèrent de son lit en silence.

Il les trouva très beaux, très innocents, et supposa qu'ils venaient l'inviter à jouer avec eux. Mais comme ils étaient pâles, quand il put les regarder de plus près ! Et leurs chemises de nuit, leurs grands cheveux étaient mouillés. Ils pleuraient doucement, intarisablement, la face toute blanche, et leurs mains avaient l'air de chercher quelque chose. « Qu'est-ce que vous demandez ? leur dit le petit prince. On dirait que vous êtes malheureux ; on dirait que vous avez du chagrin ! »

Et ils répondirent, d'une voix si faible qu'il l'entendait à peine dans son rêve :

— Nous sommes de petits enfants anglais, de petits Américains. Et nous avons été noyés une nuit. Nous étions sur un navire, un grand navire, et nous avons été noyés. Nous ne savons pas comment, nous ne savons

pas pourquoi. Nous avions toujours été bien sages, petit prince, et nous nous sommes trouvés tout à coup dans l'eau horrible, amère et très froide. Nous avons ouvert la bouche pour appeler, l'eau nous a rempli la bouche, et nous sommes morts, presque tout de suite... Pourtant, il nous semble qu'auparavant, quelque part sur les vagues, nous avons entendu rire et se moquer des hommes qui parlaient ton langage. Pourquoi ont-ils fait cela, petit prince, le sais-tu ? Y a-t-il une raison ?

Et maintenant, ce sont nos ombres qui reviennent. Nous aurions tant aimé voir cette nuit de Noël, avec des yeux vivants ! Ne t'a-t-on pas dit que chez nous aussi Noël est une grande fête pour les petits enfants ? Et nous n'aurons jamais, jamais, les jouets que nous attendaient pour cette fête-là !

La gouvernante vint réveiller le petit prince le lendemain. Il se rappela, et dit en sanglotant :

— J'ai eu un rêve, un rêve...
— Qu'est-ce que vous avez vu, Altesse ? demanda la gouvernante.
Mais il ne voulait pas le dire.

Pierre MILLE.

Fantaisies.

UNE LETTRE

La maman du petit Paul est une femme pieuse, mais positive. Une livre de bœuf d'un côté de la balance et de l'autre le poids d'un demi-kilogramme, voilà ce qu'elle apprécie.

Comment peut-elle accepter la légende de la multiplication des pains, elle qui hausse les épaules lorsque son fils, lui montrant sa carriole vide, la presse d'y contempler un nombre incalculable de joyeux voyageurs ; elle qui ne prête aucune attention aux dégustations fictives que le petit bonhomme accomplit en des vaisseaux minuscules et dénués de tout comestible ?

Mais voici le temps de Noël ; Paul souhaite de voir descendre par la cheminée mille choses diverses, et comme il a entendu dire qu'on peut écrire au petit Jésus, il élabore une lettre étrange — griffonnage informe appuyé sur un gros trait de crayon et qu'on prendrait pour le premier essai d'un petit écolier hindou.

— Tu vois, dit-il à sa mère, j'ai écrit au petit Jésus.

— Voire ! dit la mère ; mais tu ne sais pas seulement écrire !

— Comment, je ne sais pas écrire ? Est-ce que ce n'est pas écrit, cela ?

— Peut-être... mais ça ne signifie rien.

— Ça signifie que je voudrais un éléphant, un cheval à bascule et une arche de Noé.

— Pour toi, peut-être... Quant à moi, je n'y comprends goutte.

— Oui, mais... répond Paul, péremptoire, le petit Jésus comprendra, lui !

GEORGE AURIOL.

Petite histoire

Il était une fois un chef arabe qui mourut en laissant trois fils et un testament ainsi conçu : « Je lègue à mon aîné la moitié de mes biens, le tiers à mon second fils, et le neuvième à mon dernier. Ces biens devront être partagés en nature. »

Or ils consistaient, ces biens, en dix-sept dromadaires, et 17 n'étant exactement divisible ni par 2, ni par 3, ni par 9, le testament semblait inexécutable et la solution impossible.

Heureusement, un derviche passait sur son dromadaire... Instruit de l'embarras des trois frères, il fit placer sa bête parmi les autres et dit : « Partagez maintenant. »

Il y eut dès lors 18 dromadaires. Confor-

mément au testament, l'aîné en prit la moitié, soit neuf, le second le tiers, soit six, le dernier prit le neuvième, soit deux, 9, 6 et 2 font 17. Le derviche remonta sur son dromadaire et continua son chemin.

LA MORT DU BEFFROI

(Récit d'un témoin.)

Le mercredi 21 octobre 1914, j'ai poussé jusqu'à Arras, non que le temps fût particulièrement favorable, car il était plutôt sombre et pluvieux, mais parce que, les Allemands bombardant furieusement la cité depuis plusieurs jours, je voulais revoir l'hôtel de ville avant qu'il ne fût complètement détruit. Ça n'allait guère tarder, m'avait-on dit. En effet, il n'était que temps, et je puis m'inscrire désormais comme un des rares témoins du grand événement.

Il pouvait être dix heures et demie, quand je franchis les portes de la ville et il me fallut un bon quart d'heure pour gagner, non sans difficulté, la célèbre place. Les rues avoisinantes étaient encombrées de débris de toutes sortes, poutres, pierres de taille, briques et tuiles, mêlées à des meubles à demi calcinés et aux objets les plus hétéroclites. Tout était tordu, brisé, parfois réduit en miettes par la violence des explosions et par l'action des flammes.

La fumée des incendies, se mêlant aux nuages de poussière que soulevaient les obus allemands, épaississait l'air ; d'âcres odeurs de poudres, vénéreux produits des laboratoires d'outre-Rhin, me saisissaient à la gorge. Ça et là des ardoises volaient. De temps en temps une marmite sifflait dans l'air, puis éclatait avec un fracas terrible, tantôt dans un immeuble, tantôt sur le pavé. Bien qu'il y ait un danger ne fût pas très grand, je cheminais prudemment, en homme appelé par sa simple curiosité et décidé à ce qu'elle ne lui fût pas fatale.

Je me dirigeais par à peu près, avec de formidables détours causés par l'encombrement des matériaux. Les rares êtres vivants rencontrés sur ma route, quelques habitants et des territoriaux de la garnison de sûreté, filaient rasant les murs et se dérobaient à mes questions. Impossible d'en tirer le moindre renseignement pour m'orienter dans ce labyrinthe chaotique.

Enfin, je me suis trouvé, sans trop savoir comment, à l'extrémité de la célèbre place, face à ce qui fut l'hôtel de ville, sous des arcades supportant toute une série d'antiques maisons dont les toits, bizarrement effilés, résonnaient sourdement au choc des obus. On eût alors cru entendre de très vieilles gens, pleurant et gémissant sur les malheurs de la pierre. Après tout, elles avaient peut-être une âme, ces maisons.

En face de moi, à quelque cent cinquante ou deux cents mètres, les 210 pleuvaient sur l'hôtel de ville, dans un tir bien réglé dont les Allemands peuvent être... fiers. Leurs explosions faisaient voler d'énormes pierres de taille ; elles crevaient les dernières murailles restées debout. La façade était à moitié abattue, mais le beffroi, très endommagé, se dressait encore tout enveloppé de fumée et des flammes jaillissant de ses hautes fenêtres.

Vu du coin où j'étais blotti, il semblait, avec l'œil unique de son cadran, un cyclope blessé à mort et continuant à lutter sur les ruines de son palais contre d'invisibles ennemis. Puis tout à coup, atteint par le milieu, il s'est effondré avec un fracas terrible. Et quand le nuage de poussière, provoqué par la chute du géant, s'est dissipé, je n'ai plus vu qu'un misérable tronç décapité, une sorte de pyramide informe, dont les arêtes semblaient avoir été rongées par le travail d'un nombre prodigieux de siècles.

Henry D'ESTRE.

POLITIQUE EXTÉRIEURE

L'ambassadeur d'Espagne.

M. Léon y Castillo, marquis del Muni, est nommé ambassadeur d'Espagne en France, en remplacement du marquis de Vallierra.

Le gouvernement français a accordé avec empressement son agrément à cette désignation. M. Léon y Castillo, ami sincère de notre pays, a déjà occupé à trois reprises le poste d'ambassadeur en France, où il est resté de longues années.

Sa nomination est une preuve des sympathies qui animent le nouveau ministère libéral à l'égard de la France.

La mission de M. Doumer.

M. Paul Doumer, sénateur, a eu, avant et depuis l'audience que lui a accordée le tsar, plusieurs entretiens, à Petrograd, avec M. Gorky, président du conseil, ainsi qu'avec M. Sazonov, ministre des affaires étrangères, le général Politanof, ministre de la guerre, et l'amiral Grégorovitch, ministre de la marine. Depuis lundi dernier, M. Doumer est de retour à Paris.

Démission du cabinet persan.

Le cabinet persan a donné sa démission. Le chah a chargé le prince Farman Farma, qui était entré récemment dans le ministère aujourd'hui démissionnaire, de former un nouveau cabinet.

Le prince Farman Farma est l'oncle par alliance du jeune chah. C'est un fidèle adepte de l'influence russe.

LÈSE-GERMANISME

Le journal hollandais *Telegraaf* apprend que le commandement militaire de Berlin a suspendu la publication de la revue hebdomadaire *Zukunft* (l'Avenir), de Maximilien Harden.

Harden est un bismarckien violent, qui a des accès de franchise. Il venait de publier dans la *Zukunft* — qu'il rédige presque à lui tout seul — un article dans lequel il prenait, lui Allemand, la défense des Serbes contre ceux qui les accusaient d'avoir maltraité les prisonniers autrichiens.

Il n'est pas vrai, écrit-il, que les prisonniers autrichiens malades du typhus aient été comme enlascés les uns sur les autres. Mais même si c'était vrai, la faute en retomberait sur les médecins autrichiens, auxquels les Serbes avaient confié le service des hôpitaux. Quand, après la visite des prisonniers malades dans les hôpitaux, on reconnaît la nécessité de nouvelles installations et de nouveaux achats, la Serbie fut la première à y contribuer. La contribution de l'Autriche se fit attendre, et lorsqu'elle arriva, il s'agissait de 6,000 couronnes (6,300 fr.) pour 56,000 hommes !

Mais il reste encore, en Allemagne, plus de 65 millions d'individus qui ne comprendront jamais qu'on puisse rendre justice à des ennemis, même en disant leur fait aux alliés autrichiens. Aussi les autorités militaires ont-elles invité le malheureux Herr Harden à se reposer durant quelque temps.

Défense d'écrire

Le conseil de guerre de Mulhouse a prononcé à nouveau de nombreuses condamnations. Citons les deux suivantes :

Le dessinateur Charles Megel tenait depuis le début de la guerre, un journal auquel il confiait, au jour le jour, tous ses ressentiments contre les Allemands. Ne pouvant parler, il fit de ses mémoires son confident. Une perquisition en amena la saisie. Le conseil de guerre a estimé que nourrir des sentiments français en pensée équivaut à la manifestation publique de ceux-ci et condamna le dessinateur à quatre mois de prison.

Une dame Niedergang ne s'était pas gênée

Chansons militaires.

La « Légère »

Air : Les Pompiers de Nante re.

Le joli p'tit chasseur de France
Est un gaillard plein de vaillance ;
Il faut le voir, bouillant d'ardeur,
Pousser la charge en fourrageur !
Quand il s' lance en avant
C'est tant pis s'il écope,
Sur le Boche il galope
Plus vite que le vent.

REFRAIN

Gloire aux cavaliers de notre « Légère »,
Qui sur tous les fronts se font admirer !
Quand ils reviennent de la grande guerre,
Le pays entier se lève pour les acclamer.

Ta ra ta ta (bis)

Sonnez, les trompettes !

Ta ra ta ta (bis)

Les chasseurs sont là !

Ah ! ah ! ah ! ah !

Ta ra ta ta (bis)

Sonnez, les trompettes !

Ta ra ta ta (bis)

Et même un peu là !

Le hussard est friand de la lame ;
Ce bon sabreur garde en son âme
Le grand souvenir tout vibrant
Des Lassel et des Chamborand ;
Quand il rencontre, la nuit,
Des houzards en patrouille,
Le uhlan, pris de trouille,
Tourne bride et s'enfuit !

(Refrain.)

Ce laïcar venu d'Algérie,
Du Maroc ou de Tunisie,
Ce zouave à ch'val, c'est le chass' d'AF,
Qui n'a jamais connu le taf,
Si parfois, au « quartier »
Forte tête, il se cabre,
Dans les fêtes du sabre
Il n'en fait pas... d' quartier !

(Refrain.)

LOUIS ALBIN.

Bon appétit !

Les savants allemands s'ingénient à trouver de nouveaux aliments pour remédier à la crise des vivres. Deux chimistes, Heidneek et Nagel, s'occupent de la culture en grand de la levure de bière. Ils affirment que si l'on dessèche et presse convenablement ces champignons microscopiques qui constituent la levure, on peut obtenir un aliment très nutritif contenant jusqu'à 50 p. 100 d'albumine.

Le professeur Jacobi, de l'université de Tubingue, concentre ses recherches sur un autre produit de même valeur. Il a constaté que dans les pays du Nord, un grand nombre d'espèces animales se nourrissent exclusivement d'une certaine mouche, *Citrusia istendica*. Or cette mouche abonde dans les montagnes du Tyrol et du Harz. D'après les calculs du savant professeur on pourrait en recueillir 20,000 kilogr. par kilomètre carré. Cette mouche, après avoir été nettoyée et préparée, peut être transformée en « farine » et entrer dans la proportion de 50 p. 100 pour la fabrication du pain. Cette « farine » reviendrait à 20 centimes le kilogramme.

Enfin, un certain Beckhold, de Francfort, a calculé que les eaux d'égout des grandes villes contiennent par jour, et par habitant, 10 grammes de graisse et même jusqu'à 40 grammes dans certaines villes où l'industrie textile est très développée. Ce M. Beckhold a donc organisé d'abord à Elberfeld, puis à Francfort, une usine où l'on extrait les graisses des eaux d'égout, ces graisses sont ensuite transformées en mar-

garine, opération, paraît-il, très facile pour la chimie allemande.
Le journal médical autrichien qui donne ces renseignements pose lui-même cette question : « Cette margarine sera-t-elle mangée par les Allemands ou l'enverront-ils à l'étranger ? »

Petit théâtre de la guerre.

L'AUGUSTE VOIX

Au palais impérial de Schoenbrunn. Le « brillant second », l'empereur François-Joseph, joue à la poupée avec sa gouvernante et quelques heidiques. Entre son ministre, le baron Burian, suivi d'un conseiller aulique, qui tient un phonographe dans ses mains.

BURIAN. — Sire, le conseil de vos ministres vous prie respectueusement de vouloir bien faire phonographier votre auguste voix. On la fera entendre en public au bénéfice des veuves et des orphelins de la guerre.

L'EMPEREUR, poussant un son inarticulé. — Ouân... (On l'installe devant l'appareil.)

BURIAN. — Daignez commencer. (L'empereur, penché sur le pavillon du phonographe, se dispose à cracher dedans.) ...Non... non ! C'est pour parler !... Parlez, Sire !

L'EMPEREUR. — Ouân...

BURIAN. — Plus haut, Sire !

L'EMPEREUR, avec force. — Ouân... ouân...

Tous, en extase. — Quelle voix !... quelle belle voix !

L'EMPEREUR. — Ouân... ouân... ouân...

BURIAN, coupant l'audition. — Comme les veuves et les orphelins vont être contents ! Ils vous béniront, Sire !

L'EMPEREUR. — Ouân...

L'AULIQUE. — Et nos soldats qui entendront l'auguste disque dans les tranchées ! Quel enthousiasme, quelle force cela leur donnera ! Maintenant, ils vont être sûrs de vaincre !

BURIAN. — Mais votre Majesté ne voudrait-elle pas prononcer une phrase un peu plus longue... plus explicite ? (Il change la plaque.)

L'EMPEREUR, criant dans l'appareil. — Gnagna... cochon de Guillaume... pipi... gnagna...

BURIAN, épouvanté. — Assez, Sire, assez !... C'est suffisant ainsi... et nous vous remercions vivement au nom de tous vos peuples. (Très satisfait, en se retirant avec l'aulique.) Que votre Majesté daigne agréer nos respectueux hommages.

L'EMPEREUR. — Ouân...

C. F.

LEUR THÉORIE

Nous ne haïssons pas nos ennemis. Nous suivons le commandement de Dieu, qui nous enjoint de les aimer. Mais nous considérons que nous faisons une œuvre d'amour en les tuant, en les faisant souffrir, en brûlant leurs maisons, en envahissant leurs territoires. L'amour divin est répandu sur le monde, mais les hommes doivent souffrir pour leur salut ; les parents aiment leurs enfants, mais ils les châcient. Les maîtres aiment leurs élèves, mais ils les punissent. L'Allemagne aime les autres nations, mais elle les châtie pour leur bien.

Professeur RHEINHOLD SEEBERG.

garine, opération, paraît-il, très facile pour la chimie allemande.

Le journal médical autrichien qui donne ces renseignements pose lui-même cette question : « Cette margarine sera-t-elle mangée par les Allemands ou l'enverront-ils à l'étranger ? »

LETTRES DE GUERRE

Impressions d'un Combattant

On nous communique ces fragments de lettres et de notes authentiques émanant d'un brave soldat tombé glorieusement au champ d'honneur.

AOÛT-SEPTEMBRE 1914.

Lettre du 1^{er} août 1914. — Enfin, ça y est, pour ce soir minuit, paraît-il, la mobilisation générale. Tant mieux, je suis ravi de partir et je vais en mettre un coup.

Lettre du 6 août. — Nous sommes tous en excellent état d'esprit, quoique appréhendant un peu les premiers coups de fusil, naturellement. Et ensuite, ça ira...

Lettre du 10 août (Ecurey, Meuse). — Je suis ravi de vous savoir tous si courageux et j'espère pouvoir justifier cette confiance en faisant mieux que la moyenne. C'est d'ailleurs le désir de tous. Et Pierre a été trouver le capitaine en son nom et de la part d'Alfred, de Jean et de moi pour lui dire qu'il pouvait nous confier n'importe quelle mission difficile. Or nous a apporté hier à Monzay, près Sedan, où nous étions, un casque à pointe d'un dragon allemand tué aux environs, et cela a secoué tout le monde. Qu'on les voie un peu, et ils verront ce que nous avons dans le coffre. Vive la France !

Notes du 10 août (Ecurey, Meuse). — Curiosité de voir le feu qu'on nous a souvent dépeint et désir de voir sur soi et sur les autres l'effet qu'il produit. De plus, on a peur d'avoir peur, et cependant, on désire éprouver ce sentiment dont la violence nous est inconnue à la plupart. Nos cartouchières sont pleines, nous avons acquis nos baïonnettes et nous attendons. Quand commencerons-nous enfin à agir effectivement ?

Notes du 22 août 1914. — Enfin, ça y est... nous sommes partis de Juvigny-sur-Loison ce matin à quatre heures et après avoir passé à Montmédy, vers dix heures, nous sommes arrivés ici vers deux heures, presque sans pause.

Nous passerons la nuit dans la tranchée, probablement. La bonne vie va commencer... et je réfléchis sans émotion à l'avenir.

Moi, personnellement, j'ai pourtant hâte de voir un Allemand. Rien ne me semblerait plus idiot que de recevoir un éclat d'obus qui vienne je ne sais d'où et qui me tue sans que j'aie vu un Allemand ni tiré un coup de fusil.

Notes du 28 août 1914. — Nous arrivons exténués à la lisière du bois, à deux kilomètres de Cesse, près Stenay, qui est en feu. Nous allons charger à la baïonnette avec le 51^e, le 87^e et le 9^e chasseurs.

A plat ventre, les ballent sifflent au-dessus de nous. Impression très ordinaire. Je pense à papa, à maman, à Jacques, à Paris, et dans l'espace d'une minute, et après quelques battements désordonnés, je suis très calme et décide à être au premier rang.

On donne le signal de l'assaut. Nous ne savons ni où est l'ennemi, ni la distance, ni s'il y a des Français devant nous. Nous partons au pas gymnastique en hurlant. Méli-mélo effroyable. Nous courons et marchons successivement, sans voir l'ennemi, pendant que les tirailleurs tirent devant nous.

Les balles sifflent. Une me frôle. Je m'en fous. Je suis très calme. Tellement, que je sens ma fatigue et que j'ai une seconde la tentation de me laisser tomber. Cela me dégoûte immédiatement. Et je repars en bousculant ceux qui vont moins vite. Je tombe, je me relève ; j'ai des crampes.

On traverse une voie ferrée et j'arrive devant le village en flammes. Je retrouve Jean. Nous sommes les premiers du 72^e et nous retrouvons le commandant.

Une partie de la 7^e arrive. Nous sommes trois de la 4^e section. Le rassemblement est long et caillouteux. Nous reprenons la suite du 7^e. Les balles continuent à nous siffler aux oreilles. On traverse la Neuville qui brûle, on arrive sous bois, et on bivouaque au bord de la route.

Je dors une demi-heure et je me chauffe un peu.

Que nous réserve aujourd'hui ? J'espère pouvoir continuer et finir mon carnet.

Je suis content, je n'ai pas eu peur.

Bon présage pour l'avenir. Décidément c'est épatant, la guerre. Pour quelqu'un qui trouvait son existence banale, comme moi, cela réserve des émotions fortes et bizarres. Et pourtant je n'ai pas encore ce que j'espérais.

Lettre du 30 août. — Chers parents, nous avons eu une semaine très éreintante et je n'ai pu vous écrire. Marche en tout sens par une chaleur très forte. Nuits trop courtes. (J'ai dormi cinq heures en trois jours) De plus nous avons vu le feu dans des circonstances intéressantes. Charge à la baïonnette la nuit dans un village en feu. Peu de pertes pour le régiment.

L'impression de crainte au début peut être très bien volontairement écartée et j'espère être aussi calme et maître de moi les prochaines fois. Jean et moi sommes arrivés les premiers du régiment.

Je garde vos lettres dans ma poche intérieure de capote qui est-ce qui a dit : « Les lettres d'une mère sont la meilleure cuirasse ? ».

Lettre du 1^{er} septembre (Termes, Ardennes). — Depuis le matin, nous attendons le combat. Un corps allemand, paraît-il. Certains disent que cinq corps allemands ont passé la Meuse.

Aplatis, en colonne d'escouade par deux. Les shrapnells éclatent autour de nous. Les balles de plomb rontent avec un bruit caractéristique. On n'est pas ému. On a l'impression que ce n'est pas dangereux. Bientôt les obus à la mélinite entrent en jeu. La route est repérée et tout l'espace qui est derrière nous est arrosé. Nous nous replions avec calme.

Bruit épouvantable. Je suis projeté à 5 mètres. Je me rends compte seulement de ce qui est arrivé. Un obus à la mélinite a éclaté au milieu de l'escouade. Je suis couvert de terre. Je me retourne pour chercher Jean et Pierre. Miracle. Tous deux en vie.

Pas peur. Pas ému. Nous nous éloignons en ordre. Réaction. pensée aux pauvres vieux copains qui viennent de tomber.

Notes du 3 septembre. — Que faire sans voir l'ennemi ? — Recevoir stoïquement les obus !

Lettre du 8 septembre 1914 (Le Buisson-sur-Saulnes, Marne). — Voilà huit jours que je n'ai pas écrit, car les impressions dépassent toute relation. Marche forcée en arrière jusque sur la Marne.

Et voilà que le bataillon combat. Je demande à revenir sur la ligne de feu.

Celui qui a écrit ces notes a été atteint de quatre blessures le 10 septembre 1914, à Mauvrupt, où il fit brillamment son devoir.

Le 16, il avait écrit ceci à ses parents : « Ayez autant de patience que moi, qui me fiche absolument de tout, puisqu'on fiche la pile à ces c.... d'Allemands ».

Soldat FARRER (Georges-Victor-Henry), du 7^e (1^{re} Cie).

EN ZIG-ZAG

Examen : — Voyons, mon ami, pouvez-vous me citer un exemple de la dilatation des corps par la chaleur ?

— C'est bien simple : en été, quand il fait chaud, les jours s'allongent ; en hiver, quand vient le froid, ils diminuent !

Légende d'un dessin du *Simplicissimus*, de Munich : — Oh ! papa, raconte-moi tes souvenirs de la grande guerre...

— Ce fut l'année où nous avons manqué de saucisses...

CONSEILS D'HYGIÈNE PRATIQUE pour les soldats en campagne.

CONTRE LES GELURES

L'Académie de médecine vient d'approuver les recommandations suivantes, rédigées par la commission qu'elle avait spécialement instituée pour l'étude de l'hygiène à recommander à nos soldats en campagne :

A. Dans les tranchées. — Donnez tous vos efforts à assécher le mieux possible le fond de la tranchée : drains, puisards, empiérement, boilage ou clayonnage.

L'immobilité prolongée, soit debout, soit en position assise, dans les abris, provoque des troubles circulatoires et facilite le refroidissement. Prenez donc du mouvement, toutes les fois que la chose est possible.

Graissez avec soin le pied et la chaussure. Le suif seul, ou mélangé à l'huile de pied de bœuf, convient bien à cet usage.

Les chaussures doivent être larges, afin que les pieds y soient toujours à l'aise. Il est bon de porter deux paires de chaussettes, ou bien d'envelopper le pied avec des bandes de papier que l'on recouvre de la chaussette. Mais évitez alors que le pied soit comprimé, car si la chaussure venait à se resserrer, ou le pied à gonfler, il en résulterait une compression plus dangereuse que le froid.

Les bandes molletières ou les guêtres ne doivent pas être trop serrées sur la jambe. Conservez toujours sur vous une paire de chaussettes de rechange, et qu'elle soit sèche.

Pour prévenir la gêne de la circulation du sang, qui prépare les gelures, observez la recommandation suivante : elle est de première importance : déchaussez-vous pendant quelques instants, au moins une fois par jour. Alors, frictionnez vos pieds et le bas de la jambe pendant dix minutes ; pliez et étendez alternativement les doigts de pied et le pied lui-même par des mouvements énergiques et répétés ; puis, mettez des chaussettes sèches, grâce à votre rechange soigneusement entretenu. En agissant ainsi, vous aurez les plus grandes chances d'éviter les accidents.

B. Dans les cantonnements. — Profitez de votre repos pour soigner vos pieds et chaussettes. Maintenez les pieds propres et à l'aise ; frictionnez-les une fois par jour.

Nettoyez vos chaussettes de la boue qui les encroûte et y entretient l'humidité ; asséchez-les le mieux possible, sans les exposer de trop près à la chaleur du feu, ce qui les racornirait. Graissez le cuir avec soin, pour le rendre souple et moins perméable à l'eau. Lavez vos chaussettes, pour les avoir propres et sèches au moment du besoin.

Si vous craignez avoir subi une gelure des pieds, ne les approchez pas brusquement d'un feu vif : il en résulterait des accidents plus graves. Enlevez vos chaussettes, frictionnez doucement vos pieds, chaussez des sabots munis de paille, et allez chez le médecin pour lui demander avis.

LES JEUX DE LA TRANCHÉE

Charade.

Le train s'arrête à mon premier.
Mon second a cinq doigts.
Mon trois est un pronom.
Mon quatre est une voyelle.
Mon tout est un héros de roman.

Croix.

Former une croix comprenant le nom de deux villes martyres à l'aide des lettres suivantes :
A. A. A. E. J. O. R. R. S. S. V. V.

SOLUTIONS DU N° 161

Charade.	Mot décroissant.
Dol — man = Dolman.	D E L I R E
	E L I R E
Métagramme.	L I R E
Manteau.	I R E
Marteau.	R E
	E

BLOC-NOTES

— Le Président de la République, accompagné de M. Justin Godart, sous-secrétaire d'Etat au service de santé, a inauguré dimanche matin l'exposition de l'hygiène du soldat, installée sur l'esplanade des invalides.

— Dimanche a eu lieu, à la mairie du 10^e arrondissement, une touchante cérémonie, organisée par l'Œuvre nationale de protection en faveur des femmes et des enfants victimes de la guerre. M^{me} Poincaré y vint en personne distribuer des secours.

— Le déjeuner annuel de l'association syndicale de la presse étrangère a eu lieu lundi. Il était présidé par M. Aristide Briand, président du conseil. MM. Dubost, président du Sénat et Deschanel, président de la Chambre, y assistaient.

— M. Louis Barthou a prononcé dimanche, à l'occasion de la onzième Matinée nationale, une allocution sur l'Alsace et sur la Lorraine, dont nous citons plus haut un passage émouvant. L'ancien président du conseil a raconté son récent voyage dans la Haute-Alsace. M. Barthou a été fréquemment interrompu par des applaudissements unanimes. Sa péroraison fut saluée par une ovation.

— La mission française du général Pau est partie de Pétersbourg pour le quartier impérial.

— Le congrès annuel des fédérations départementales du parti socialiste s'est réuni cette semaine à Paris.

— Le roi Pierre de Serbie est arrivé samedi en Italie, venant de Vallona.

— Ont été nommés dans l'Ordre du Bain : les amiraux Boué de Lapeyrière, chevalier commandeur ; Dartige de Fournet, Favereau, et Guérin, compagnons. Dans l'Ordre de Saint-Michel et de Saint-Georges : les amiraux Fouque de Jonquières, chevalier commandeur ; Ronchini, Biard, Huguet, Charlier, compagnons.

— Les rapports des délégués suédois sur leur récente visite en Angleterre, en France, et sur les vastes ressources des alliés, ont produit dans toute la Suède une grande impression.

— Abdul-Aziz, ancien sultan du Maroc, est arrivé à Pau, où il fera un séjour. Il est accompagné de M. Rais, consul de France, délégué du Gouvernement, et d'une suite personnelle.

— Le prince de Reuss, ministre d'Allemagne en Perse, est remplacé par le consul général Vassel, ancien consul d'Allemagne à Fez.

— Sir Ernest Cassel, le grand banquier allemand, naturalisé anglais, vient d'envoyer au Times, pour la souscription organisée en faveur des victimes de la guerre, une contribution de 625,000 fr.

— A la suite d'un accord intervenu entre la Serbie et l'Italie, plus de 30,000 prisonniers autrichiens, capturés lors de la débâcle de l'armée du général Potiorek, ont été internés en Sardaigne.

— Notre éminent collaborateur, M. l'abbé Wetterlé, a fait à la deuxième assemblée générale de la société de géographie une très intéressante conférence, maintes fois applaudie, sur « l'Alsace-Lorraine de demain ».

— Une explosion de grison s'est produite dans les soutes du croiseur cuirassé *Marseillaise*, en rade de Brest. Trois matelots ont été blessés assez grièvement.

— Le paquebot *Odessa* est arrivé à Marseille, venant de Salonique et ayant à bord le colonel Wassilich, le défenseur de Monastir, les familles des généraux Savakovich et Popovitch, ainsi que de nombreux réfugiés serbes.

— M. Mortimer L. Chiff, de New-York, a adressé au préfet de police de Paris une somme de 10,000 fr. destinée à l'office central d'assistance maternelle et enfantine pour les mères et les enfants des soldats parisiens au front.

— La Seine continue à monter. Le niveau du fleuve s'est élevé de 20 centimètres depuis quatre jours.

— Le ministre de la justice vient de soumettre à la signature du Président de la République un décret instituant un nouveau moratorium de trois mois pour les loyers.

LES CRIMES DE L'ARMÉE ALLEMANDE

Cinquième rapport, présenté à M. le Président du Conseil, par la commission instituée en vue de constater les actes commis par l'ennemi en violation du droit des gens (1).

Somme (suite).

Une partie du village de **Proyart** a été détruite par les obus, une autre partie a été brûlée à la main. Les Allemands ont mis le feu à la maison Wable, après l'avoir saccagée et en avoir chargé le mobilier sur une automobile. Le 29 août, un uhlan qui, avec plusieurs de ses camarades, était entré par le jardin chez le sieur Boulanger, a tiré trois coups de fusil dans la cave où ce vieillard de soixante-quatorze ans, presque aveugle, s'était réfugié en compagnie de plusieurs autres personnes. Atteint à la jambe et à la poitrine, M. Boulanger est mort sur-le-champ.

Le même jour et le lendemain, les Allemands ont incendié volontairement sept habitations et deux granges à **Francerville**. Pendant que les bâtiments brûlaient, les incendiaires dansaient au son d'un piano mécanique qu'ils avaient enlevé de la maison François Foucard et traîné dans la rue.

A **Pont-Noyelle**, où ils sont passés le 30 août, les ennemis ont commis de nombreux vols, notamment chez le boulanger Allet, chez M^{me} Tiquet et chez la veuve Minotte. Comme cette dernière, qui est âgée de soixante-dix-neuf ans, les avait suivis jusque dans la cave pour sauver un peu de vin, un soldat l'a renversée sur un tas de bouteilles et a tenté de la violer.

Dans la même localité, plusieurs Allemands vinrent frapper à la porte charretière du sieur Adnet et la brisèrent au moment où celui-ci, qui est atteint de paralysie, faisait toute la diligence possible pour aller les recevoir. Un officier, entrant alors à cheval, renversa l'indigne et, sans s'occuper de lui, se rendit immédiatement à la porte de la cave qu'il fit fracasser par ses hommes. Tout le champagne et tout le vin fin (sept ou huit cents bouteilles) furent bus ou emportés. Un certain nombre de soudards s'étant attablés dans la maison, exigèrent que le propriétaire bût son champagne avec eux. Comme il s'y refusait, un sous-officier, par dérision, l'affubla de son casque. Indigné, M. Adnet arracha la coiffure et la jeta loin de lui ; mais le gradé la lui replaça de nouveau violemment sur la tête et l'obligea à la conserver, au milieu des rires et des huées de la bande.

L'habitation fut saccagée. Les denrées, l'argenterie, les chevaux furent volés. M. Adnet, qui s'était traîné jusqu'à sa chambre, y aperçut un soldat en train de briser un coffret. Se voyant surpris, le voleur s'enfuit en emportant pour quinze ou dix-huit cents francs de bijoux.

Le même jour, à **Lahoussoy**, M^{me} veuve Coulon, âgée de soixante-dix-neuf ans, se rendait, ainsi qu'elle en avait l'habitude, chez le sieur Renard, cultivateur, pour y chercher du lait. Elle ne le trouva pas à la maison, mais elle y vit trois Allemands qui étaient en train de manger. Dès qu'elle fut entrée, deux de ces hommes la saisirent et l'entraînèrent dans l'étable ; puis ils la renversèrent sur le sol et, en lui meurtrissant la bouche pour étouffer ses cris, s'efforcèrent successivement de la violer.

Le lendemain, on découvrit Renard mort, au fond de sa cave, une balle en plein cœur.

Le 30 août également, le sieur Grignon, âgé de soixante-seize ans, cultivateur à **Querrien**, qui s'était réfugié avec sa famille à Pierregot, se mit en route pour retourner à sa ferme y soigner son bétail. On le trouva sans vie, le lendemain, à proximité de son village, avec une large blessure au ventre faite par un instrument tranchant. Une des poches du défunt contenait un bon de réquisition émanant du 27^e régiment allemand d'infanterie de réserve et tout maculé de sang. La commune de Querrien a été presque complètement pillée par l'ennemi qui y a brûlé volontairement deux maisons et un fournil.

Outre les crimes que nous avons pu constater sur place dans le département de la Somme, nous avons recueilli auprès des réfugiés des renseignements importants et nombreux sur les graves violations du droit des gens dont les communes encore occupées de ce département

ont été également le théâtre. Certains de ces faits nécessiteront de notre part des investigations plus approfondies ; mais il en est d'autres sur la réalité desquels nous sommes déjà si pleinement convaincus. Ce sont les suivants :

Le 29 août 1914, vers dix heures du matin, des Allemands vinrent piller la maison de M^{me} Cochois, débitante à **Longueval** ; d'autres les suivirent, qui se montrèrent fort mécontents de ne plus rien trouver à voler. Tout à coup l'un d'eux, empoignant rudement la portière par les deux bras, l'entraîna dans une chambre du premier étage dont il ferma la porte au loquet ; mais le frère de M^{me} Cochois, attiré par le bruit, enfonça la porte et, par son attitude énergique, intimida l'agresseur qui ne poussa pas plus loin sa criminelle entreprise.

Redescendu au rez-de-chaussée, le soldat dit à la débitante : « Je sais que vous avez de l'argent. Donnez-le moi ou je mets le feu à la maison ». M^{me} Cochois lui affirmait d'abord qu'elle ne possédait rien ; puis, devant l'insistance et les menaces du misérable, elle finit par demander à son frère d'aller chercher une somme de quinze cents francs qu'il avait enterrée le matin même dans le jardin. L'homme mit l'argent dans ses poches et, satisfait, se retira.

Les Allemands sont venus à deux reprises à **Mamecourt**. Au moment de la première occupation, le 29 août 1914, dans la matinée, un de leurs soldats pénétra dans la maison du sieur Hoschedé, où le père de celui-ci prenait le café avec MM. Dubois, Seigneurgens et Roussel, braqua son fusil sur les personnes présentes et leur adressa des paroles qu'elles ne comprirent pas. Seigneurgens, effrayé, tenta de se sauver par une porte entrouverte ; mais l'Allemand, après lui avoir crié de s'arrêter, furieux de n'être pas obéi, fit feu deux fois de suite. Atteint au côté, le paysan put parcourir encore un trajet de cent cinquante mètres au bout duquel il tomba mort.

Pendant ce temps, Roussel avait sauté un mur. Blessé au bras d'un coup de feu, poursuivi et bientôt rejoint dans une grange, il reçut cinq balles dans la tête.

Le lendemain matin, M. Hoschedé vit, dans une rue du village, deux Allemands achever à coups de crosse et dévaliser un dragon français blessé qui venait d'avoir son cheval tué sous lui.

L'ennemi quitta la commune le 30 août, après l'avoir pillée. Il y revint le 25 septembre. A ce moment, quelques habitants qui s'étaient abrités dans une cave ayant abandonné leur refuge, plusieurs d'entre eux, MM. Ernest Dubois, Louis Hoschedé, Eugène Lombard et l'instituteur, M. Brazier, furent arrêtés. Les Allemands leur annoncèrent qu'ils allaient les faire tuer par nos soldats et les mirent devant eux, pendant qu'ils tiraient sur une troupe française dans la direction de Méharicourt. Peu après, notre artillerie ouvrit le feu et, comme les obus tombaient en abondance, l'ennemi rebroussa chemin. Les prisonniers, escortés de chaque côté par des soldats baïonnette au canon, furent alors placés à l'arrière, pour protéger la retraite. Quand on arriva à Chilly, un officier leur permit enfin de s'en aller.

Au mois de septembre 1914, à **Dompierrre-en-Santerre**, les Allemands ont incendié trois maisons avec du pétrole et ont essayé d'en brûler d'autres. En octobre, ils ont de nouveau mis le feu à plusieurs immeubles, notamment à la boulangerie ; ils étaient allés demander à une débitante de l'alcool, de l'essence et des chiffons pour accomplir leur œuvre de destruction.

Le 5 octobre, la dame X..., âgée de quarante-cinq ans, sa fille..., âgée de vingt ans, et M^{me} X... ont été arrêtées dans cette commune et emmenées à Péronne, où, malgré leurs protestations, des médecins leur ont fait subir une visite sanitaire humiliante. Vers la même époque, un officier a renversé M^{me} X... sur une table et tenté de la violer.

Le 24 septembre, à **Linneourt-Fosse**, un détachement allemand s'empara d'une douzaine

(1) Voir les nos 159 et 160.

d'habitants et les conduisit sur la route de Roye, qui était battue par le tir des Français. Placés sur trois rangs et tenus en joue par les ennemis qui s'abritaient dans des maisons, les prisonniers étaient exposés au feu de nos troupes, quand un officier ordonna à deux d'entre eux, les sieurs Roquancourt et Lofroy, d'aller vérifier s'il n'y avait pas de soldats français cachés dans deux maisons qu'il leur désigna : « Tu vas aller dire à tes bons Français, ajouta-t-il en s'adressant à Roquancourt, qu'ils s'arrêtent de tirer, sinon tu seras fusillé... » Les deux hommes, après être entrés dans les maisons qui leur avaient été indiquées, purent s'échapper par une ruelle et se réfugier dans une cave.

Pendant ce temps, l'ennemi, en s'avancant, faisait marcher devant lui les civils restés entre ses mains et s'en servait comme de boucliers. M. Desroyon tombait mortellement atteint d'une balle au ventre, les sieurs Cotté, Prache et Colmache étaient grièvement blessés.

Les Allemands se sont installés à **Fliers** à la fin de septembre 1914. Pendant le premier mois de l'occupation, le boulanger Delmotte, requis de leur faire du pain, se soumit à leurs exigences sans recevoir, en échange de ses fournitures, autre chose que des bons de réquisition. Au bout de quelque temps, comme la farine manquait, il dut en aller chercher à ses frais à Bapaume, où elle lui fut vendue par l'ennemi lui-même, qui avait pris possession du moulin. Il finit un jour par se lasser et refusa de travailler plus longtemps pour la troupe sans être payé au moins de la marchandise qu'il devait se procurer. Les Allemands, mécontents, cherchèrent une occasion de se venger. Le 14 octobre, ils ordonnèrent à Delmotte de leur remettre son fusil de chasse, ce qu'il fit sans difficulté. Le 26, ils lui enjoignirent de leur livrer ses munitions. Obéissant encore à cette injonction, le boulanger leur apporta une boîte qui contenait, avec quelques cartouches, des éclats d'obus et deux chargeurs que son fils avait ramassés dans les champs. Immédiatement arrêté pour détention d'engins de guerre, il fut enfermé et gardé à vue dans sa cave. Le lendemain, on le fusilla dans son jardin, près d'une fosse que les meurtriers avaient pris la précaution de creuser à l'avance.

M. Delmotte était un homme doux, serviable et généreux ; il avait fourni de ses deniers deux mille francs pour le payement de la contribution de deux mille cinq cents francs dont la commune avait été frappée.

Le 12 octobre 1914, un aéroplane survola le village de **Beaumont-Hamel** ; les Allemands feignirent de croire que les dames Roussel et Flament lui avaient fait des signaux, la première en amenant dans sa cour un cheval rouge et un cheval blanc, la seconde en déployant un large morceau d'étoffe. Or, M^{me} Flament s'était simplement mouchée et M^{me} Roussel, qui, en l'absence de son mari mobilisé, était obligée de pourvoir à une exploitation agricole assez importante, avait fait faire attacher deux chevaux dans la cour pour faciliter le nettoyage de leur écurie.

Avec d'autres habitantes de la commune arrêtées pour des motifs aussi vains, M^{me} Roussel et Flament furent interrogées par l'adjoint au colonel du 110^e régiment d'infanterie. Après les avoir toutes sommées d'avouer leur culpabilité, cet officier s'acharna particulièrement contre M^{me} Flament et promit aux autres la vie sauve si elles consentaient à la dénoncer. Il croyait avoir contre cette femme un sujet de ressentiment personnel. Quelques jours auparavant, en effet, alors qu'il était allé lui demander du vin de Champagne, elle lui avait déclaré n'en pas avoir ; mais, en sortant, il avait vu, entre les mains de ses hommes, des bouteilles qu'il avait cru provenir de chez elle ; aussi s'était-il répandu en reproches violents.

Malgré le danger, les courageuses citoyennes répondirent qu'elles ne consentiraient jamais à accuser une innocente et qu'elles préféreraient la mort. Outre de leur résistance, l'Allemand, après leur avoir donné trois minutes de réflexion, les fit conduire devant le mur de l'église. Là, tandis que les soldats braquaient sur elles leurs fusils, il cria : « Un, deux... ».

Puis, pensant avoir, par ce simulacre d'exécution, terrorisé de faibles femmes, il renvoya ses prisonnières à la mairie avec un nouveau sursis d'une demi-heure. Ce délai expiré, il recommença à les presser de questions, saisit deux femmes, l'une de 76 fr., l'autre de 1.30 fr., que M^{me} Roussel et Flament, croyant leur exécution résolue, avaient confiées à une de leurs amies pour qu'elle les transmitt à leurs familles ; menaça, dans un accès d'

rage, de faire enterrer vivante M^{me} Flament et exigea que toutes les personnes arrêtées affirmassent leur innocence sous serment. Enfin, reculant au dernier moment devant l'abomination qu'il allait commettre, il fit reconduire chez M^{me} Roussel les malheureuses femmes qu'il avait ainsi persécutées. Elles y furent gardées à vue jusqu'au 28 octobre, date à laquelle on les transféra à Cambrai avec les autres habitants pris comme otages parce qu'ils n'avaient pu payer la totalité d'une contribution de huit mille francs imposée à la commune.

Au nombre de ces derniers se trouvaient les époux Vivier et leur fils âgé de douze ans. Au bout de cinq mois de captivité, M. Vivier obtint son inscription sur la liste des prisonniers civils à rapatrier. Il allait monter dans un train avec sa famille et un certain nombre de ses concitoyens, quand un officier apporta l'ordre de retenir tous les jeunes gens ayant atteint leur douzième année. Dix ou douze petits garçons durent sortir des rangs. M. Vivier, pour ne pas abandonner son fils, demanda alors à rester; mais on lui refusa cette faveur, et comme sa femme, au désespoir, se précipitait vers son enfant, un gendarme la repoussa brutalement en la menaçant de la fusiller si elle bougeait encore. Tous les parents séparés ainsi de leurs fils s'épuisèrent en vaines supplications; malgré leurs larmes et leurs prières, la mesure impitoyable fut maintenue.

Le 25 août, date à laquelle ce fait indigne nous a été révélé, les époux Vivier étaient depuis le 1^{er} mars, jour de la séparation, sans aucune nouvelle du jeune prisonnier.

Meuse.

Dans le premier rapport que nous avons eu l'honneur de vous adresser, nous vous faisions savoir, en mentionnant la destruction à peu près complète de Brabant-le-Roi et de Vassincourt, qu'il ne nous avait pas été possible d'établir d'une façon certaine les circonstances dans lesquelles ces deux communes avaient été presque anéanties. Nous sommes plus exactement renseignés aujourd'hui. Le village de Brabant-le-Roi a été détruit par la bataille; mais, à Vassincourt, où les obus ont également démolé un certain nombre de maisons, les Allemands, avant de se retirer, ont brûlé volontairement les bâtiments qui avaient échappé aux effets du bombardement.

Entre le 7 et le 9 septembre, à Villers-aux-Vents, localité dont nous avons déjà relaté l'incendie, les Allemands arrêteront les sieurs Bas, le Vigroux, Emile Mathieu, Hector Bel et Lucien Minette. Ce dernier, qui était un peu simple d'esprit, essaya de résister; mais il fut roué de coups et dépouillé de tous ses vêtements. On l'attacha ensuite par une chaîne à ses trois compagnons et on le conduisit avec eux dans les champs, à un kilomètre du village. Quatre officiers l'ayant alors fait détacher, après s'être concertés un instant, donnèrent l'ordre de le fusiller. Entraîné dans un bas-fonds, il fut tué de deux coups de fusil, puis enterré sur place.

Les trois autres prisonniers furent mis en liberté peu de jours après. Au moment de son arrestation, Bel avait été fouillé et une somme de quarante francs lui avait été dérobée.

Les arrondissements de Commercy, de Verdun et de Montmédy, dont une grande partie est encore occupée, sont naturellement ceux qui ont eu le plus à souffrir de l'invasion. Dans la région d'Étain, surtout, la fureur de l'ennemi s'est implacablement déchaînée, et nous aurons à relater plus tard les massacres épouvantables qui ont ensanglanté certaines localités, comme la malheureuse commune de Rouvres. Nous attendons, pour vous faire le récit de ces horreurs, que notre documentation déjà considérable soit plus complète et plus précise encore.

Meurthe-et-Moselle.

Dans le département de Meurthe-et-Moselle les Allemands continuent à bombarder sans arrêt les villes et villages ouverts. Depuis le 11 novembre 1914, date de notre première enquête, Nancy, où il n'existe ni rassemblement de troupes, ni établissement militaire, a été attaquée quinze fois par des avions et deux fois par des dirigeables. Vingt-six personnes ont péri et vingt-cinq ont été blessées.

Lunéville a été également, à plusieurs reprises, le but de raids entrepris par les avions ennemis. Ceux-ci, pour y opérer leurs

incursions, ont choisi de préférence les jours où le marché attirait dans la ville une affluente de population. On avait déjà remarqué cette particularité, quand, le 1^{er} septembre dernier, plusieurs avions effectuant un nouveau bombardement, l'un d'eux parvint à lancer une bombe en plein marché. L'engin tomba dans la rue de la Charité, tuant quarante-six personnes et en blessant une cinquantaine. Les victimes étaient presque toutes de pauvres femmes, qui, des régions précédemment ravagées par l'invasion, s'étaient rendues à Lunéville pour vendre les maigres produits de leurs jardins. « Après l'attentat, nous a dit le maire, la rue présentait le spectacle d'un carnage affreux. Des cadavres écrasés et déchiés étaient accumulés le long des murs de l'école; les visages étaient noirs; des thorax étaient vidés; des membres épars gisaient sur le sol; des débris de cervelle avaient été projetés sur la chaussée et jusque dans les magasins, où une partie de la foule, effrayée par l'explosion précédente de deux bombes, s'était réfugiée. Partout du sang était répandu. »

Le 12 août 1914, les 2^e, 5^e, 12^e et 16^e régiments d'infanterie pénétrèrent à Badonviller, après d'assez violents combats dans les environs. Leur premier acte fut de tuer un propriétaire inoffensif, M. Marchal, âgé de soixante-dix-huit ans, qui était tranquillement assis devant sa porte.

Bientôt une action engagée autour de la ville se poursuivit dans les rues, où il restait une poignée de chasseurs à pied français, et ceux-ci, forcés de battre en retraite, tirèrent avant de s'éloigner sur les colonnes qui venaient renforcer l'ennemi. Furieux de cette fusillade, les Allemands, selon leur habitude, alléguèrent que des civils y avaient pris part et l'ordre fut donné de tout mettre à feu et à sang. Le capitaine Baumann, du 16^e régiment, se montra particulièrement menaçant. Pour l'apaiser, le maire, M. Benoit, parlementa avec lui de son mieux et lui affirma qu'aucun de ses concitoyens n'avait tiré. L'officier lui enjoignit alors de l'accompagner dans les rues et de faire ouvrir partout les portes et les fenêtres. Afin d'assurer, en ce qui concernait sa propre maison, l'exécution de cette consigne, le maire envoya chez lui sa femme, qui était auprès de ses parents, puis il alla se présenter au général ennemi pour plaider la cause de ses administrés et demander qu'on mit fin aux scènes de violence et aux incendies qui commençaient déjà. Le général, pour toute réponse, impartit un délai de vingt minutes avant l'expiration duquel, en même temps que les soldats réfugiés à Badonviller devraient être livrés, tous les hommes auraient à se rassembler devant la mairie. M. Benoit s'empessa de faire le nécessaire pour réunir ses concitoyens, et comme, en s'y employant, il passait devant son habitation, un officier la lui désigna de la main, disant que, de là, on avait tiré. Après avoir énergiquement protesté, le maire entra chez lui, avec quatre soldats, pour faire visiter sa demeure. Un douloureux spectacle l'y attendait : en pénétrant dans une chambre du premier étage, dont la fenêtre avait été ouverte, il trouvait sa femme étendue sans vie, avec une plaie à la poitrine. Le malheureux mari, affoqué, voulut se précipiter sur le cadavre; mais les Allemands l'entraînèrent, et il dut, avec eux, procéder à des perquisitions chez des voisins, tandis que, dans sa maison, où le feu venait d'être mis, le corps de M^{me} Benoit se consumait.

Dans le même quartier, les Bavarois incendièrent encore une cité ouvrière, ainsi que d'autres bâtiments, et tuèrent un jeune garçon de seize ans, Georges Odinet, au domicile de ses parents. Cet enfant remontait de la cave avec une bouteille de vin et une miche de pain destinées au repas de sa famille, quand, en entrant dans la cuisine, il se trouva en présence de deux soldats qui le mirent en joue. « Pardon, messieurs », s'écria-t-il; mais l'un des deux hommes l'abattit d'une balle à la gorge. Les Allemands traînèrent ensuite le cadavre par les jambes et allèrent le jeter dans un hangar en flammes.

Pendant ce temps, d'autres meurtres étaient commis à l'extrémité opposée de la ville, où l'incendie était également allumé. M. et M^{me} Georges, leur fille, le facteur Gruber, leur gendre, et deux jeunes enfants de ce dernier, surpris par le feu dans leur cave où ils s'étaient blottis, étaient poursuivis à coups de fusil. M. et M^{me} Georges recevaient la mort devant leur maison; M. Gruber, ayant un de ses enfants

dans les bras, était grièvement atteint et se traîna jusqu'à un pré voisin, où il devait succomber cinq heures plus tard. Sa femme, d'une maison située en face, assista à son agonie, sans qu'il lui fût permis d'aller lui donner le moindre soin. Enfin, M. Spatz, vieillard de quatre-vingt-un ans, M. Boulay (Emile) et son fils, âgé de quinze ans, étaient massacrés chez eux.

Un certain nombre de personnes furent, au cours de cette horrible journée, brutalement expulsées de leurs demeures, puis réunies dans la grande rue où elles subirent les plus mauvais traitements. Un homme de soixante-quinze ans, M. Batz, impotent et malade, fut tiré hors de son lit et traîné au sur la route; il mourut quinze jours après. Une dizaine de jeunes gens durent s'étendre sur le sol, les bras en croix, et les soldats, en passant auprès d'eux, s'amusaient à leur porter des coups de pied et des coups de crosse à leur marcher sur les mains. Pendant une scène de ce genre, le jeune Massel, âgé de dix-huit ans, qui avait été blessé par une balle, tomba dans la rivière et s'y noya, sans qu'on autorisât sa mère et sa sœur, témoins de l'accident, à lui porter secours.

En même temps qu'il assassinait, l'ennemi se livrait furieusement à l'incendie et au pillage. Quatre-vingt-cinq maisons étaient détruites et l'église était canonisée par une batterie placée sur une crête dominant la ville. Ce bombardement, qui ne répondait à aucun but militaire — car les combats avaient cessé — s'effectuait en présence des otages de Pommerville, qu'on avait amenés auprès des pièces et qu'on forçait à se découvrir et à crier : « hurra! » avec les artilleurs, à chaque coup de canon. Il est juste de signaler néanmoins que, sur les instances de M. Berson, professeur au lycée Condorcet, qui était en vacances à Badonviller et y avait été arrêté, le capitaine Baumann consentit, pendant la canonnade, à envoyer des soldats faire la chaîne pour éteindre le commencement d'incendie qui s'était déclaré dans un groupe de maisons avoisinant l'église.

Dans notre rapport du 17 décembre, nous vous avons fait connaître les meurtres dont les Allemands se sont rendus coupables dans le village de Créville. A la liste des victimes que nous avons établie à cette époque, nous devons ajouter le nom de M. Haguel. Le 22 août, cet homme de soixante-neuf ans vit arriver chez lui une troupe de soldats auxquels il ouvrit immédiatement sa maison; mais ceux-ci se montrèrent si menaçants que M^{me} Haguel, épouvantée, courut se mettre en sécurité chez un voisin. Quand elle voulut rentrer, elle vit son habitation en flammes. Le corps de son mari fut retrouvé plus tard, presque carbonisé, dans les débris. Il avait à la gorge une plaie large et profonde paraissant avoir été produite par une baïonnette.

Les témoignages d'un grand nombre de réfugiés nous ont permis de nous rendre compte que, dans la partie du département de Meurthe-et-Moselle qui est encore envahie et principalement dans l'arrondissement de Briey, les Allemands se sont livrés à d'effroyables excès. Nous ne croyons pas devoir, pour le moment, utiliser les éléments de preuve déjà très sérieux que nous avons pu recueillir sur les atrocités commises dans certaines localités de cette région si éprouvée; mais il n'en est pas de même en ce qui touche les faits qui se sont passés à Autain-le-Roman et à Jarny. Nous possédons à ce sujet des renseignements d'une telle concordance qu'ils ne sauraient laisser place à la plus légère incertitude.

(A suivre.)

AVIS AUX MILITAIRES MOBILISÉS

Les militaires de tous grades sont informés qu'à la suite d'ordres donnés par le ministre de la guerre, les objets, valeurs, effets trouvés dans les cantonnements de la zone des armées après le départ des troupes, sont envoyés au bureau des renseignements aux familles (école supérieure de guerre, à Paris). C'est là qu'il y aura lieu de s'adresser pour les réclamer; chaque intéressé devra faire connaître exactement les objets, effets et valeurs qu'il a perdus et le lieu dans lequel il pense avoir perdu ces objets.

LE TABLEAU D'HONNEUR

CITATIONS A L'ORDRE DE L'ARMÉE

Les Braves, dont les noms suivent, ont été cités à l'Ordre de l'Armée :

Sergent ANDRIEU, 87^e d'infanterie : voyant tomber son commandant de compagnie, n'a pas hésité à se porter à son secours sous un feu violent; a été blessé à ce moment. Cinquième blessure depuis le début de la campagne.

Sergent DEVRAINNE, 87^e d'infanterie : blessé le 28 février 1915 par un éclat d'obus, a insisté pour rester sur le front et a été tué à la tête de sa section au cours de l'attaque du 3 mars 1915. A fait preuve des plus belles qualités militaires depuis le début de la campagne.

Caporal SEVRIN, 87^e d'infanterie : a fait preuve du plus grand courage au cours de l'attaque du 3 mars 1915; quoique grièvement blessé, a continué à entraîner les hommes de son escouade jusqu'au moment où il tomba épuisé et mourant.

Soldat PAPELIER, 87^e d'infanterie : n'a pas hésité, dans des circonstances difficiles, à prendre le commandement de son escouade dont le caporal était blessé; a entraîné ses hommes à l'assaut. A été tué en franchissant le parapet.

Lieutenant-colonel GIRARD, 120^e d'infanterie : le 28 février au 13 mars, a conduit les attaques avec la plus grande vigueur, et, à plusieurs reprises, a par d'habiles dispositions, réussi à enlever des tranchées et faire plus de 100 prisonniers. S'est, une fois de plus affirmé chef de haute valeur.

Chef de bataillon LETELLIER, 120^e d'infanterie : ayant perdu, un à un, tous les officiers de son bataillon, sauf un jeune Saint-Cyrien, a assuré avec une énergie et un dévouement admirables, pendant dix jours consécutifs, toutes les missions imposées à son bataillon. A progressé en profondeur de deux cents mètres environ, et a gagné en largeur six cents mètres de tranchées. Officier très méritant à tous points de vue.

Chef de bataillon PUCHOIS, 120^e d'infanterie : arrivé depuis peu sur le front, sur sa demande et malgré un état de santé précaire, s'est dépensé sans compter et a entraîné son bataillon en avant avec un allant admirable qui a électrisé sa troupe. Est tombé au cours de cet assaut au premier rang des assaillants.

Chef de bataillon THIRY, 120^e d'infanterie : excellent chef de bataillon ayant un ascendant considérable sur ses officiers et sur sa troupe. D'une grande bravoure, d'un calme admirable, homme de décision. Est tombé au champ d'honneur au moment où il dictait ses ordres en vue d'un assaut qui a réussi, au-delà de toute espérance, ses hommes ayant à cœur de venger sa mort.

Capitaine DURAND, 120^e d'infanterie : a entraîné, le 1^{er} mars, sa compagnie à l'assaut d'une tranchée allemande qui est tombée en notre possession, grâce à l'allant du capitaine et de sa troupe. A été blessé au cours de cet assaut, est resté à la tête de sa troupe jusqu'à la fin de l'opération. S'était déjà maintes fois signalé depuis le début de la campagne.

Capitaine PRINTEMPS, 120^e d'infanterie : est tombé au champ d'honneur en entraînant sa troupe à l'assaut de tranchées ennemies qui ont été enlevées de vive force.

Sous-lieutenant LOUIS, 120^e d'infanterie : très brillant officier qui, malgré son jeune âge, a commandé avec méthode, entrain et savoir-faire une compagnie depuis trois mois. A été mortellement blessé, le 28 février, en entraînant ses hommes à l'assaut des tranchées allemandes qui sont restées définitivement en notre possession.

Sous-lieutenant PELLETIER, 120^e d'infanterie : brave officier de la classe 1911. Normé officier sur le champ de bataille pour ses nombreux actions d'éclat. Tué en entraînant bravement ses hommes à l'assaut (28 février), des tranchées allemandes formidablement organisées, dont nous nous sommes emparés.

Sous-lieutenant MASCRÉ, 120^e d'infanterie : très brave et très digne officier qui avait une très grande autorité sur sa troupe.

Tombé au champ d'honneur en entraînant ses hommes à l'assaut de tranchées allemandes, dont nous nous sommes définitivement emparés (28 février 1915).

Sous-lieutenant SAINT-REMY, 120^e d'infanterie : a été blessé le 3 mars, pour la quatrième fois, à la tête de sa troupe; a toujours fait preuve de la plus grande bravoure et d'un entrain admirable.

Sous-lieutenant GIRARDEAU, 120^e d'infanterie : a été blessé, le 2 mars, en entraînant sa troupe à l'assaut de tranchées allemandes qui ont été emportées de vive force. Bel exemple de bravoure.

Sous-lieutenant GANDROT, 120^e d'infanterie : excellent officier, tué en entraînant sa troupe à l'assaut (2 mars 1915). Était, depuis le début de la campagne, un modèle d'indéfectibilité.

Sous-lieutenant BOURDON, 120^e d'infanterie : brave officier, plein d'entrain et d'un courage exceptionnel. A été blessé une première fois en novembre 1914. Vient d'être à nouveau grièvement blessé, en entraînant vigoureusement ses hommes à l'assaut des tranchées ennemies, qui sont restées définitivement en notre possession (28 février).

Sous-lieutenant DUBUS, 120^e d'infanterie : très belle conduite au feu. A été grièvement blessé d'une balle à la poitrine en entraînant sa troupe à l'assaut d'une tranchée ennemie.

Adjudant NICOLAS, 120^e d'infanterie : blessé une première fois, le 2 mars, en entraînant sa section à l'assaut, a continué à assurer le commandement de sa section, et a reçu une deuxième blessure qui l'a atteint mortellement.

Sergent RENARD, 120^e d'infanterie : remarquablement courageux. Blessé déjà deux fois antérieurement et cité à l'ordre du corps d'armée, a été blessé pour la troisième fois le 4 mars, est allé se faire panser et est revenu immédiatement à son poste reprendre son commandement. Tué quelques jours plus tard.

Soldat GAGNARD, 120^e d'infanterie : blessé à quatre reprises différentes, s'est fait panser et a refusé de quitter le front. A fait preuve à maintes reprises de hardiesse et d'initiative intelligente.

Lieutenant TAJA, 9^e bataillon de chasseurs : le 2 mars 1915, a lancé sa compagnie à l'assaut des tranchées allemandes avec une bravoure admirable. Grièvement blessé à la tête, a conservé son commandement et n'a consenti à se faire évacuer qu'après en avoir reçu l'ordre de son chef de secteur.

Sous-lieutenant PINEAU, 9^e bataillon de chasseurs : s'est lancé à l'assaut d'une tranchée ennemie à la tête de sa section. Blessé une première fois, s'est élancé de nouveau après s'être fait panser sommairement, et a reçu une deuxième blessure grave au moment où il sautait dans une tranchée allemande.

Capitaine CORDIER, 128^e d'infanterie : le 28 septembre, a été grièvement blessé en prononçant, en tête de sa dernière section, une contre-attaque sur des tranchées totalement détruites par des mines allemandes, et sous lesquelles une grande partie de sa compagnie avait été détruite.

Capitaine FERTÉ, 128^e d'infanterie : blessé d'un coup de baïonnette, a continué à commander sa compagnie avec la plus belle énergie jusqu'au moment où il est tombé mortellement atteint.

Adjudant-chef MALFAIT, 128^e d'infanterie : a brillamment entraîné sa section dans les attaques des 24 et 25 février, et puissamment aidé son commandant de compagnie pour le maintien et l'organisation du terrain conquis sous un feu des plus violents. Dans l'attaque du 5 mars, grâce à son ascendant sur ses hommes et malgré de grosses pertes, a progressé sous un feu très nourri de mitrailleuses et d'infanterie. S'est maintenu et, sous le feu, a organisé sa position.

Sergent RÉMOND, 128^e d'infanterie : blessé au poignet droit, est revenu au feu après s'être fait panser et, bien que privé de l'usage de son bras, disant que son bras gauche lui suffisait pour commander. A été tué.

Sergent VASSEUR, 128^e d'infanterie : est allé, sous le feu, relever deux blessés de sa section et les a ramenés dans la tranchée. A été tué.

Soldat GRUNDELER, 128^e d'infanterie : étant observateur du chef de bataillon, le 7 novembre dernier, et apercevant du haut d'un arbre l'attaque de la cote, s'est porté spontanément vers sa compagnie menacée; ayant vu tomber un sous-officier, a pris le commandement de la section et est tombé mortellement blessé, en criant : « En avant! »

Soldat SAINT-POL, 128^e d'infanterie : au cours de l'assaut, a abandonné sac et fusil pour rattraper plus vite un Allemand qui fuyait devant lui, la terrassé et réduit à l'impuissance.

Chef de bataillon GIRARDON, 51^e d'infanterie : officier supérieur de la plus grande bravoure; véritable entraîneur d'hommes; a contribué puissamment, par son courage personnel, à l'enlèvement d'une cote et y a résisté, pendant trois jours, aux contre-attaques furieuses de la garde impériale allemande.

Chef de bataillon ZEIL, 51^e d'infanterie : très brillant officier supérieur; a remarquablement dirigé son opération dans les affaires des 26 et 28 février. Blessé le 5 mars (deuxième blessure).

Médecin-major MATHIEU, 51^e d'infanterie : médecin-major de la plus grande valeur. Dans les combats du 21 février au 5 mars, a, en vue de la relève et de l'évacuation rapides des blessés du régiment et de ceux des autres troupes engagées dans le secteur, installé un poste de secours à proximité du poste de commandement, et l'a maintenu malgré un violent bombardement. Dirige avec une rare compétence et un remarquable dévouement le service sanitaire du régiment.

Capitaine PEAUCELLIER, 51^e d'infanterie : officier de très grande valeur. A quitté volontairement le quartier général d'une D. I. pour prendre le commandement de la compagnie de mitrailleuses du régiment. S'est signalé par ses nombreuses reconnaissances en avant des tranchées de première ligne et a été tué en installant lui-même sa section en position.

Capitaine BRIARD, 51^e d'infanterie : d'un entrain et d'une bravoure remarquables. A été tué à la tête de sa compagnie, lors de l'attaque d'une position ennemie fortement retranchée.

Capitaine PICARD, 51^e d'infanterie : officier d'un sang-froid et d'un courage à toute épreuve; a été tué au cours d'une reconnaissance.

Capitaine BUTAULT, 51^e d'infanterie : a vigoureusement entraîné sa compagnie à l'assaut des tranchées ennemies en enlevant successivement deux lignes et a progressé ainsi de près de 500 mètres. A résisté énergiquement aux contre-attaques et conservé le terrain conquis.

Lieutenant DE PALLETTE, 51^e d'infanterie : sorti de Saint-Cyr à la mobilisation, s'est fait remarquer en toutes circonstances par son courage et son sang-froid extraordinaires. A été tué au cours d'une contre-attaque ennemie.

Sous-lieutenant MARX, 51^e d'infanterie : très brillant officier; au moment d'une relève, alors que sa compagnie était attaquée dans la tranchée et que son capitaine venait d'être blessé, a pris le commandement de la compagnie, l'a maintenue au feu jusqu'au moment où il a été lui-même grièvement blessé.

Sous-lieutenant LE BARBIER, 51^e d'infanterie : a pris le commandement de sa compagnie après la mort de son capitaine; l'a

conduite avec énergie à l'assaut de la position ennemie, et a été tué au cours de cette attaque.

Sous-lieutenant BLANVILLAIN, 51^e d'infanterie : au cours d'une attaque à la baïonnette, a conduit avec un sang-froid admirable le peloton dont il avait le commandement ; blessé grièvement au moment où il sautait dans la tranchée ennemie, a continué à donner des ordres et à encourager ses hommes, malgré la gravité de son état.

Adjudant BRUNOT, 51^e d'infanterie : quoique blessé, a entraîné dans une charge à la baïonnette sa section, jusqu'à l'instant où il fut tué.

Sergent LEMMEZ, 51^e d'infanterie : parti le premier de sa section pour attaquer à la baïonnette des positions allemandes, s'est fait remarquer par son élan et a été grièvement blessé au cours de l'action.

Caporal CITROEN, 51^e d'infanterie : engagé pour la durée de la guerre à l'âge de trente-neuf ans quoique réformé antérieurement. A demandé à venir sur le front dans un régiment actif. S'est toujours fait remarquer par son entraînement, son dévouement et sa bravoure. A été tué en allant porter secours à un de ses hommes blessés, en avant des tranchées.

Soldat LAJARDIE, 51^e d'infanterie : engagé volontaire de la classe 1916 et voyant le feu pour la première fois, s'est fait remarquer, pendant l'attaque par son entraînement et son courage dans la tâche très périlleuse d'agent de liaison. A été tué en portant un ordre.

Soldat FLOURY, 51^e d'infanterie : soldat territorial. S'est toujours fait remarquer par son entraînement. A été grièvement blessé à l'attaque du 23 février où il faisait preuve du plus grand courage.

Capitaine HENAUT, 91^e d'infanterie : soumis dans les tranchées à un bombardement intense de grosses pièces, a fait preuve du plus beau sang-froid, a maintenu son unité malgré ses pertes, et a été tué dans l'accomplissement de sa mission.

Lieutenant ISSENMANN, 91^e d'infanterie : jeune officier qui s'est fait remarquer depuis le début de la campagne par son énergie et son sang-froid en toutes circonstances. A repoussé, le 3 mars, une attaque de nuit exécutée par des forces très supérieures, tuant plusieurs ennemis de sa main, et infligeant, grâce à ses dispositions habiles, et à son calme, des pertes considérables aux assaillants.

Sous-lieutenant KEIP, 91^e d'infanterie : s'est signalé, le 27 février, par son entraînement et sa vigueur dans une attaque très meurtrière, et s'est maintenu dans la tranchée conquise pendant quatre jours à la tête d'un groupe provisoire auquel il avait communiqué sa résolution. Est tombé glorieusement à la tête de sa section le 16 mars.

Adjudant GUINOT, 91^e d'infanterie : a retiré du feu, dans les circonstances les plus périlleuses, à deux reprises, des officiers blessés : le 22 août son chef de bataillon, le 26 septembre son capitaine, et a trouvé une mort glorieuse en opérant ce dernier sauvetage. A fait preuve dans tous les combats auxquels il a pris part, de la plus belle intrépidité.

Adjudant DELMOTTE, 91^e d'infanterie : au cours de l'attaque allemande, dans la nuit du 5 au 6 mars, a réussi à remettre en ordre sa section, malgré l'irruption soudaine, dans la tranchée, d'une dizaine d'Allemands qui lançaient des grenades. Tous ceux-ci ont été mis hors de combat et trois ont été faits prisonniers. A contribué également à enrayer par des feux d'écharpe judicieux la marche de deux colonnes allemandes qui se portaient à l'attaque.

Aspirant MANTEAU, 91^e d'infanterie : s'est fait tuer sur le parapet de la tranchée ennemie en entraînant vaillamment sa section à l'attaque.

Sergent MARCHAND, 91^e d'infanterie : très belle conduite au feu. Blessé deux fois au cours de cinq journées de combat, est venu reprendre sa place, à la tête de sa section, alors qu'il en avait à peine la force.

Sergent OLIVIER, 91^e d'infanterie : jeune sous-officier, a toujours donné le plus bel exemple de courage et d'énergie. Blessé grièvement, le 12 mars, à la tête de sa demi-section, en se jetant à la baïonnette sur les tranchées allemandes.

Sergent MUTTE, 91^e d'infanterie : très belle attitude au feu. A été blessé grièvement, au cours d'une attaque de nuit (12 au 13 mars). Le 12 mars au matin, s'est élancé très brave-

ment en tête de sa section, chargée d'attaquer une tranchée allemande fortement organisée.

Sergent COLAS, 91^e d'infanterie : dans les combats du 26 au 28 février, est resté le seul sergent de sa compagnie ; au cours de nombreuses contre-attaques de l'ennemi, qui voulait reprendre les tranchées, est resté soixante-dix heures à son poste, en donnant le plus bel exemple de bravoure, de fermeté et de courage, sous un bombardement intense de grosse artillerie.

Sergent CONNESSON, 91^e d'infanterie : ayant eu à prendre le commandement d'une section de renfort dont le chef de section venait d'être blessé, la conduite avec le plus grand sang-froid sur une position soumise depuis vingt-quatre heures à un bombardement intense d'artillerie, et, par son attitude énergique, l'a maintenue pendant vingt-quatre heures consécutives, laissant la moitié de son effectif tué ou blessé.

Sergent MALAIZÉ, 91^e d'infanterie : a vigoureusement entraîné ses hommes en avant ; les a maintenus dans la tranchée conquise pendant une contre-attaque de l'ennemi, malgré des pertes très fortes et un bombardement très violent.

Caporal BOUSIER, 91^e d'infanterie : au cours de violentes et nombreuses contre-attaques, a tenu sans interruption pendant trois jours, n'a cessé de faire preuve d'habileté et d'endurance, et a contribué au succès de l'opération en jetant sur l'ennemi plus de 400 grenades et pétards dans une lutte acharnée de parapet à parapet.

Soldat BOSE, 91^e d'infanterie : dans un combat corps à corps, a tué pour sa part quatorze Allemands et a été lui-même blessé.

Soldat COTELLE, 91^e d'infanterie : a fait preuve depuis le début de la campagne de la plus grande bravoure. Toujours le premier à se présenter pour les travaux difficiles ou pour les postes périlleux. A été tué en lançant à quelques mètres de l'ennemi un pétard de dynamite.

Soldat HONORÉ, 91^e d'infanterie : pendant une attaque de nuit, s'est offert pour aller jeter des pétards dans une section voisine attaquée. A jeté sans arrêt et pendant plus de deux heures des pétards en avant d'un barrage en voie d'exécution et a enrayé ainsi toute progression de l'ennemi. Ne cesse de faire preuve dans toutes les circonstances difficiles des plus belles qualités de courage et de sang-froid.

Capitaine SPACENSKY, 147^e d'infanterie : chef très énergique, brillante conduite au feu depuis le début de la campagne. Le 3 janvier, a, par sa bravoure personnelle, enlevé ses hommes malgré un feu des plus vifs et a repris une position perdue qu'il a conservée malgré un violent bombardement de quatre jours et plusieurs contre-attaques exécutées par des troupes supérieures en nombre.

Sous-lieutenant CARRIERE, 147^e d'infanterie : officier d'une très rare énergie et d'une bravoure à toute épreuve ; a maintenu sa section dans la journée du 1^{er} mars dans une position des plus difficiles, s'exposant sans compter pour maintenir le moral de ses hommes. Modèle de bravoure calme et d'intrépidité.

Sous-lieutenant THIRION DE MONCLIN, 147^e d'infanterie : commandant sa compagnie à l'attaque d'un bois formidablement organisé, a donné le plus bel exemple d'énergie et de bravoure. A été tué sur le parapet de la tranchée ennemie, à la tête de ses hommes.

Adjudant-chef LOUIS, 147^e d'infanterie : lors d'une attaque à la baïonnette, a fait preuve d'une bravoure remarquable en entraînant ses hommes et en les encourageant par l'exemple qu'il donnait. A continué à marcher sous le feu des mitrailleuses ennemies, jusqu'au moment où il a été mortellement atteint.

Caporal LEMAIRE, 147^e d'infanterie : étant à l'un des endroits les plus dangereux de la tranchée, a montré le plus bel exemple de courage et d'énergie, en se cramponnant à son poste et en y maintenant ses hommes, alors que les bombes démolissaient le parapet sur une grande longueur.

Soldat LEDENT, 147^e d'infanterie : sous un effroyable bombardement par des obus de gros calibre, les agents de liaison de bataillon ayant été blessés, s'est proposé spontanément pour transmettre, au moment d'une

violente contre-attaque ennemie un ordre urgent à deux compagnies de réserve. S'est acquitté parfaitement de sa mission dangereuse. A été blessé le lendemain par un éclat d'obus.

Soldat POULET, 147^e d'infanterie : d'une bravoure à toute épreuve. A rampé pendant plusieurs nuits consécutives pour lancer des explosifs dans les tranchées allemandes dont il s'approchait à courte distance. Avait été cité à l'ordre de la division pour avoir détruit une mitrailleuse allemande avec des pétards.

Soldat LIONNE, 147^e d'infanterie : au cours d'une attaque exécutée par l'ennemi, est resté dans la tranchée où celui-ci avait réussi à pénétrer et a continué à tirer jusqu'à complet épuisement de ses forces. A tué l'officier qui était en tête de l'attaque. A été blessé.

Soldat PETIT, 147^e d'infanterie : au cours de quatre journées d'un violent bombardement a transmis de nombreux ordres et renseignements avec un courage inébranlable et un parfait mépris du danger. Tous les agents de liaison du bataillon ayant été blessés ainsi que leur adjutant, a dirigé dans des conditions particulièrement difficiles le service de liaison.

Soldat CHAUVIN, 147^e d'infanterie : avant l'attaque, s'est présenté volontairement pour aller reconnaître l'emplacement d'une tranchée et ses défenses accessoires. Au cours de la patrouille, s'est porté vers un fortin occupé par une mitrailleuse ennemie, a essuyé le feu des grottes et a eu ses effets traversés par plusieurs balles.

Chef de bataillon ESPINOUSE, 18^e bataillon de chasseurs : mortellement blessé en suivant l'action de son bataillon au moment où les chasseurs enlevaient des tranchées ennemies et faisaient prisonnière une compagnie de la Garde.

Capitaine DUPRET, 18^e bataillon de chasseurs : a, pendant treize nuits et douze jours, en faisant preuve d'une façon ininterrompue de l'esprit le plus violemment agressif, maintenu la possession d'un saillant particulièrement dangereux, malgré de fortes pertes subies par son unité, et empêché, pendant tout ce temps, la progression vers nos lignes des travaux d'approche allemands.

Capitaine GERARDT, 18^e bataillon de chasseurs : sous un feu violent d'artillerie et d'infanterie, a entraîné brillamment sa compagnie à l'assaut d'un bois transformé en fortin. Blessé à la tête, a refusé de quitter son commandement.

Lieutenant WAHL, 18^e bataillon de chasseurs : mortellement blessé en repoussant énergiquement une contre-attaque ennemie sur une position qu'il venait de conquérir.

Sous-lieutenant TATTET, 18^e bataillon de chasseurs : mortellement frappé à la tête de sa section en poursuivant l'ennemi dans une tranchée dont il venait de s'emparer.

Sous-lieutenant FRAENKEL, 18^e bataillon de chasseurs : malgré une première blessure, a continué à entraîner sa section à l'assaut d'une tranchée ennemie ; a été mortellement frappé avant d'avoir pu pénétrer.

Sous-lieutenant COLIN, 18^e bataillon de chasseurs : à la tête de sa section, s'est élancé hors de sa tranchée, à l'assaut d'un bois, malgré un feu d'enfer, en donnant un merveilleux exemple de mépris de la mort. A été blessé sérieusement et n'a perdu de sa sérénité magnifique que pour déplorer son obligation de quitter le front.

Caporal PIERRE, 18^e bataillon de chasseurs : blessé à la tête au cours d'une attaque à la baïonnette, est entré néanmoins dans la tranchée allemande, a continué à combattre pendant trois quarts d'heure. A été mortellement frappé en défendant la tranchée conquise contre un retour défensif de l'ennemi.

Caporal GAUTHIER, 18^e bataillon de chasseurs : a montré un grand courage en allant, en présence de son commandant de compagnie, porter la nuit, jusque dans une tranchée ennemie, un paquet de nombreux pétards réunis, trop lourds pour être jetés en avant. A causé ainsi la démolition d'une partie des tranchées allemandes.

Chasseur ANSELME, 18^e bataillon de chasseurs : au cours d'une attaque à la baïonnette, s'est trouvé lancé seul dans un boyau de communication rempli d'ennemis. S'est ouvert un passage à l'arme blanche, semant la terreur par la rudesse de ses coups, et a

réussi à rejoindre son chef de section, contribuant puissamment à l'enlèvement de la position ennemie.

Chef de bataillon DE LERIS, état-major d'un corps d'armée : a fait preuve depuis le commencement de la campagne des plus brillantes et complètes qualités militaires, et de la plus rare impassibilité sous le feu ; grièvement blessé en septembre, au cours d'une reconnaissance aux avant-postes.

Capitaine FRANÇOIS, compagnie du génie 2/1 : accompagnant une colonne d'assaut, a entraîné dans une charge à la baïonnette ses hommes occupés à retourner une tranchée récemment conquise. A ainsi puissamment contribué à repousser une contre-attaque qui avait pris pied dans la tranchée. A été tué au cours de l'action.

Lieutenant AUGÉ, compagnie du génie 2/2 : employé dans un bois depuis le mois de septembre, a dirigé tous les travaux d'établissement de tranchées, de lignes de précaution, sous le feu de l'ennemi, de mines dans le sous-secteur gauche d'une D. I. D'une bravoure personnelle très remarquable, n'hésitant pas à se découvrir pour prendre des croquis des travaux ennemis, a rendu les plus signalés services pendant quatre mois.

Sous-lieutenant MANFROY, compagnie du génie 2/4 : belle conduite dans une attaque, le 5 mars. A entraîné par sa parole et son exemple sa section à l'assaut. Blessé successivement au bras et à la jambe, a conservé le commandement de sa section, et ne l'a passé à l'adjutant-chef qu'à la suite d'une troisième blessure au pied qui le mettait dans l'impossibilité de se soutenir.

Brigadier LENGREND, 42^e d'artillerie : pendant les vingt-huit jours où sa batterie est restée en position, a porté, de jour comme de nuit, les ordres de son capitaine commandant en affectant le plus grand mépris du danger. Renvoyé par un projectile de 15, éblouissant près de lui, a continué sa mission en riant et en disant : « Ah ! ils ne m'auront pas. »

Adjudant GUILLASSE, 20^e d'artillerie : a toujours fait preuve depuis le début de la campagne, des plus belles qualités de calme, d'énergie et de bravoure ; blessé le 3 mars, a donné le plus bel exemple de calme et de sang-froid.

Maréchal des logis GORÉE, 20^e d'artillerie : a servi seul sa pièce après avoir fait abriter ses servants pour les soustraire à un bombardement violent au cours duquel le maître pointeur venait d'être tué.

Maréchal des logis VERGER DU TAILLIS, 40^e chasseurs : s'est acquitté à plusieurs reprises de missions difficiles dans des conditions périlleuses, entre autres le 27 août 1914 pour assurer la liaison entre deux D. I. A été grièvement blessé d'une balle au pied et a eu son cheval tué sous lui.

Aspirant ROUID, groupe de brancardiers d'une D. I. : a depuis le début de la campagne, donné des preuves constantes de dévouement et de courage en procédant à la relève des blessés jusqu'à la ligne de feu. Le 23 février 1915, s'est porté spontanément sous une grêle de projectiles de gros calibre au secours des blessés pendant un bombardement ; a été grièvement blessé.

Lieutenant DEMANDRE, 42^e d'artillerie : au combat du 25 décembre, a conduit sa compagnie, avec intelligence et bravoure, à l'attaque d'une tranchée allemande. Ayant été contusionné pendant le parcours a rejoint sa compagnie dans la tranchée, et l'a maintenue pendant six heures sous une pluie de bombes, après avoir repoussé plusieurs attaques à la baïonnette.

Capitaines BURAT et OLIVA ; lieutenant VIGNE ; sous-lieutenant GUÉRIN, 2^e de zouaves de marche : se sont portés vaillamment, avec leurs unités, à l'assaut d'une tranchée allemande, donnant un bel exemple de sang-froid et de courage, et sont tombés mortellement frappés.

Sous-lieutenant BESSON, 2^e zouaves de marche : s'est emparé successivement avec sa section de deux tranchées allemandes. A fait preuve de la plus grande bravoure en luttant dans la seconde pour s'y maintenir.

Sergent-major PAJOT, 2^e zouaves de marche : blessé au bras dès le matin, a continué à commander sa section et a été tué à la tête de ses hommes en sautant dans une tranchée ennemie.

Lieutenant CORDIER, 2^e zouaves de marche : commandant une compagnie, a entraîné son unité à l'assaut des tranchées ennemies, et l'y a maintenue toute la journée malgré des pertes considérables, donnant à tous l'exemple de la plus grande énergie.

Sous-lieutenant ROHFRITSCH, 2^e zouaves de marche : a fait preuve de qualités remarquables de sang-froid et d'énergie en maintenant sous un feu violent dans une tranchée ébauchée, la fraction placée sous ses ordres. A recueilli une demi-section d'une unité voisine et a fait face à une vigoureuse contre-attaque ennemie.

Sergent BORA, 2^e zouaves de marche : pendant que la position ennemie était soumise à notre tir d'artillerie, s'est avancé seul pour en détruire les défenses accessoires. La nuit suivante, a dirigé avec la plus grande audace une équipe de zouaves chargée de compléter cette destruction. A été blessé dans l'accomplissement de sa mission.

Claire BAUDRAND, 2^e zouaves de marche : ayant été fait prisonnier dans une tranchée prise aux Allemands et reprise par eux, est parvenu à s'échapper grâce à son sang-froid et à son courage, rapportant des renseignements précieux.

Capitaine MOQUET, 2^e zouaves de marche : officier très vigoureux, a conduit brillamment sa compagnie à l'assaut d'une tranchée allemande, le 21 décembre 1914, et s'en est emparé ; a été tué le 23 décembre par un minewerfer.

Capitaine TEULADE, 2^e zouaves de marche : a fait preuve d'une grande bravoure en débouchant le premier d'une place d'armes pour entraîner sa compagnie à l'assaut des tranchées allemandes, sous une fusillade des plus violentes. A été blessé à la tête de ses troupes.

Sergent CARRIER, 2^e zouaves de marche : a fait preuve du plus grand courage en s'élancant hors des tranchées sous une pluie de balles ; est allé chercher son adjutant grièvement blessé et l'a ramené dans nos lignes.

Soldat MONTEL, 2^e zouaves de marche : blessé assez sérieusement par un éclat d'obus à la tête et se portant à l'assaut d'une tranchée ennemie ; s'est fait panser, a refusé de se faire évacuer et a repris sa place dans sa section.

Soldat SEMANCE, 2^e zouaves de marche : s'est élancé vers les tranchées ennemies pour y lancer des grenades. Blessé à la main par une balle, a continué sa mission jusqu'au moment où, épuisé, il s'est fait panser.

Adjudant GENDRE, 2^e zouaves de marche : brillante conduite dans tous les engagements depuis le début de la campagne. Au cours d'un assaut à la baïonnette a rallié ses hommes sous le feu ennemi, les a portés en avant et a atteint un petit poste allemand.

Adjudant MORATILLE, 2^e zouaves de marche : a fait preuve de grandes qualités d'énergie et d'endurance en entraînant ses hommes à l'assaut d'une tranchée ennemie et en s'y maintenant toute une journée. A été tué en défendant la position conquise.

Capitaine RIEDER, génie, compagnie 19/1 : après avoir organisé et dirigé avec beaucoup de zèle et de compétence les opérations de sa compagnie, a été tué en surveillant les travaux consécutifs à l'occupation des tranchées de l'ennemi.

Lieutenant DAVID, génie, compagnie 19/1 : nouvellement arrivé à la compagnie divisionnaire, en a assuré le commandement après la mort du capitaine avec beaucoup de sang-froid et d'énergie pendant une attaque au cours de laquelle il a reçu deux blessures légères.

Sergent MOULLET, génie, compagnie 19/1 : a, sous le feu de l'ennemi, placé des charges d'explosifs pour détruire les défenses accessoires et a été tué après avoir rempli sa mission avec succès.

Sergent DEVEZEUX DE LAVERGNE, génie, compagnie 19/1 : chef d'une équipe de sapeurs chargés de détruire les obstacles devant une colonne d'assaut, a conduit ses hommes avec entraînement et a été blessé après avoir franchi la tranchée de l'ennemi.

Sergent GOUTHEROT, génie, compagnie 19/1 : s'est distingué par son énergie et son courage en commandant successivement une équipe de pose d'explosifs sous les réseaux et un détachement marchant en tête d'une colonne d'assaut.

Sapeur mineur BARBERIS, génie, compagnie 19/1 : a montré le plus grand courage

en plaçant des explosifs pour détruire des réseaux sous le feu de l'ennemi et en faisant partie ensuite d'un détachement marchant en tête d'une colonne d'assaut.

Capitaine JOSEPH, 47^e d'infanterie : officier du plus grand mérite. A pris le commandement d'un bataillon dans les circonstances les plus difficiles. Blessé presque aussitôt d'une balle au bras, a continué à diriger les attaques de son bataillon pendant trois jours avec un entraînement et une endurance remarquables, sous un bombardement intense.

Soldat MOLES, 32^e d'infanterie : brave entre les braves. S'est offert à maintes reprises pour les missions les plus périlleuses. Le 15 juin, les officiers et presque tous les gradés de sa compagnie étant hors de combat, a pris le commandement de sa section, l'a maintenue sur la position conquise, s'est avancé en reconnaissance, dans le réseau de fils de fer de l'ennemi, sous un feu violent de mitrailleuses.

Lieutenant ESCOLLE, escadron C. 56 : observateur d'une science et d'un sang-froid remarquables. A exécuté de nombreux réglages de tir très réussis. Infatigable et déterminé. A, le 18 juin 1915, conduit jusqu'au bout la mission dont il était chargé, bien qu'un obus eût très fortement déséquilibré l'avion qu'il montait.

Caporal LOSTE, escadron C. 56 : pilote remarquable, plein d'énergie, donne l'exemple du plus bel enthousiasme. A, le 18 juin 1915, réussi à rétablir son avion complètement déséquilibré par un obus qui, passant à 30 centimètres du siège, traversa le plan supérieur ; est parvenu, à force d'adresse, à terminer le réglage dont il était chargé et a pu réintégrer les lignes sans incident. Blessé grièvement le même jour au cours d'un deuxième vol.

Capitaine AUFRÈRE, 62^e d'artillerie : a été blessé le 6 juin d'un éclat d'obus en réglant le tir de sa batterie, d'un poste battu fréquemment par l'artillerie ennemie. A repassé tous ses éléments de tir à son successeur avant de quitter son poste.

Capitaine DE VILLELE, 10^e bataillon de chasseurs : officier de réserve des plus distingués, tant par sa bravoure que par l'expérience qu'il avait acquise du commandement. Blessé mortellement le 4 mars, a passé la commande à son lieutenant avec la plus grande calme et a quitté sa compagnie en s'écriant : « Adieu ! vive la France ! »

Capitaine DU PERRON DE REVEL, 10^e bataillon de chasseurs : officier des plus distingués tant par ses services que par ses hautes qualités militaires. Adoré de ses subordonnés, dont il savait tout obtenir. Tué à son poste de commandement, le 3 juin, par un obus.

Sergent CONAND, 10^e bataillon de chasseurs : sous-officier d'une rare énergie ; revenu au front après une première blessure et malade, a refusé de rester au poste de secours. A eu le bras fracassé, en faisant prisonnier un feldwebel.

Capitaine FRANCINI, 174^e d'infanterie : chargé, le 23 mai, de participer avec sa compagnie à l'attaque de la lisière d'un village, a énergiquement commandé sa troupe, sous un feu violent d'artillerie et de mitrailleuses. Glorieusement tué en chargeant avec elle.

Lieutenant PAHUD, 174^e d'infanterie : a été tué glorieusement à la tête de sa section, le 23 mai, en résistant vigoureusement à une violente contre-attaque de nuit.

Adjudant STACKLER, 174^e d'infanterie : déjà cité à l'ordre pour sa belle conduite au feu. Est tombé grièvement blessé, le 23 mai, au cours d'une vigoureuse contre-attaque qu'il commandait.

Adjudant HUIN, 174^e d'infanterie : le 23 mai, sous un feu violent, est monté sur le parapet d'un boyau pour donner des ordres urgents. Frappé d'une balle, est mort en disant : « C'est pour vous, mes enfants, c'est pour la France que je meurs ! »

Caporal SALOMON, 174^e d'infanterie : a été mortellement atteint, le 23 mai, en se portant au secours de son lieutenant blessé.

Soldat ULLMANN, 174^e d'infanterie : le 23 mai, au cours d'une attaque de nuit où sa pièce découverte se trouvait prise à revers, a fait un effort désespéré pour la diriger sur le groupe d'assaillants. S'est fait bravement tuer à son poste de combat.

Sergent RAPISSAT, 174^e d'infanterie : tué bravement au cours de l'attaque allemande

du 23 mai, en défendant, pied à pied, le barrage de sacs à terre établi dans sa tranchée. Sous-lieutenant **BOURRACHOT**, 174^e d'infanterie : chargé, le 23 mai, de participer avec sa section à l'attaque de la lisière d'un village à énergiquement commandé sa troupe sous le feu le plus violent et a été grièvement blessé à la tête de ses hommes.

Sous-lieutenant **CASTAING**, 174^e d'infanterie : chargé, le 23 mai, de participer avec sa section à l'attaque de la lisière d'un village, a énergiquement commandé sa troupe sous le feu le plus violent et a été grièvement blessé à la tête de ses hommes.

Capitaine **GESCHWIND**, 174^e d'infanterie : le 23 mai, chargé de participer à l'attaque de la lisière d'un village, a énergiquement commandé sa troupe sous un feu violent d'artillerie et de mitrailleuses et a été blessé d'une balle au ventre en entraînant sa troupe.

Sergent **RIPPE**, 3^e mixte de zouaves-tirailleurs : tombé glorieusement le 25 mai à l'attaque des positions allemandes en entraînant énergiquement ses hommes.

Ser et t **BOUDMA**, 2^e mixte de zouaves-tirailleurs : tombé glorieusement le 25 mai à l'attaque des positions allemandes en entraînant ses hommes avec le plus grand sang-froid.

Sergent **CHAMPAGNE**, 2^e mixte de zouaves-tirailleurs : son chef de section étant blessé, a pris le commandement de la section : l'a brillamment conduite à l'assaut et a été tué à quelques mètres des tranchées allemandes.

Caporal **GUILLLOT**, 2^e mixte de zouaves-tirailleurs : tombé glorieusement le 25 mai, à l'attaque des positions allemandes, animé du parfait mépris du danger.

Caporal **FRADET**, 2^e mixte de zouaves-tirailleurs : tombé glorieusement le 25 mai, à l'attaque des positions allemandes en entraînant énergiquement ses hommes.

Sergent **DENEUX**, 2^e mixte de zouaves-tirailleurs : tué glorieusement en entraînant ses hommes avec la plus grande énergie à l'assaut des tranchées allemandes.

Capitaine **KELLER**, état-major d'un corps d'armée : montre les plus belles qualités d'énergie, d'entrain et d'intelligence, et rend des services précieux à l'état-major du corps d'armée. Ne compte ni avec sa peine, ni avec le danger. Au cours des journées du début d'octobre, comme pendant les combats qui se sont produits depuis lors, s'est toujours porté sur les points les plus menacés pour transmettre les ordres ou pour renseigner ses chefs, donnant aux officiers de troupes eux-mêmes l'exemple du devoir et de toutes les audaces.

Capitaine **LE MASSON**, 47^e d'infanterie : déjà bien connu pour ses très remarquables qualités de chef, s'est de nouveau imposé à l'admiration de tous ceux qui l'ont vu, les 9 et 10 juin, dans l'exercice de son commandement. Quoique sérieusement blessé, ne se retire que sur l'ordre de son chef de bataillon.

Adjudant **LE NOURY**, 47^e d'infanterie : a brillamment enlevé sa section à l'assaut d'une barricade et provoqué le recul de l'ennemi. Blessé une première fois d'une balle au bras, a continué : une deuxième fois d'une balle à la main, a continué : une troisième fois d'une balle à la tête, est tombé grièvement blessé.

Caporal **GASTARD**, 47^e d'infanterie : caporal d'une bravoure proverbiale. A, dans la journée du 8, tué, à lui seul, dans la lutte corps à corps, douze Allemands.

Caporal **LE BASSET**, 47^e d'infanterie : dans l'après-midi du 10, a résisté presque seul à une contre-attaque allemande qui s'acharnait sur une barricade en lançant personnellement et presque toujours de façon heureuse, plus de 200 grenades.

Lieutenant **LAURENT**, 17^e bataillon de chasseurs : officier aussi brave que modeste. Est tombé glorieusement à la tête de sa compagnie au moment où il entraînait à l'assaut d'une position allemande, très fortement organisée, avec un entrain et une vigueur au-dessus de tout éloge.

Lieutenant **GRANGE**, 17^e bataillon de chasseurs : officier d'une bravoure magnifique, plusieurs fois blessé au cours de la campagne. Est tombé glorieusement à la tête de sa compagnie au moment où il donnait les dernières instructions pour l'occupation d'une position conquise très rapprochée de l'ennemi.

Sous-lieutenant **MARCIN**, 17^e bataillon de chasseurs : venu comme volontaire de la ca-

valerie, d'une bravoure sans égale, a enlevé sa section à l'assaut d'une position ennemie très fortement organisée avec un entrain et une vigueur au-dessus de tout éloge : est tombé mortellement frappé au moment où il donnait ses instructions pour l'organisation de la position conquise.

Sous-lieutenant **DOERR**, 17^e bataillon de chasseurs : officier adjoint au chef de corps. Modèle de bravoure et d'énergie, toujours en quête des missions les plus périlleuses et les accomplissant avec un dévouement et une intrépidité extraordinaires. S'est offert spontanément à conduire à l'assaut d'une position allemande, très fortement organisée, une compagnie privée de ses officiers et de la moitié de ses cadres, l'a enlevée avec un entrain au-dessus de tout éloge, et est tombé mortellement frappé au moment où, ayant dépassé la position ennemie, il poursuivait les fuyards l'épée dans les reins.

Capitaine de **SEISSAN** de **MARIGNAN**, tirailleurs marocains : après avoir conduit avec un élan superbe sa compagnie à l'assaut de tranchées allemandes dont il a franchi successivement trois lignes, s'est installé et organisé en pleine campagne au delà de la tranchée la plus éloignée et l'y a maintenue jusqu'à prise de possession définitive des tranchées dépassées, repoussant de nuit une violente contre-attaque et supportant ensuite avec le plus profond mépris du danger, un bombardement de la plus grande violence.

Capitaine **Gaigneron JOLLIMON** de **MAROLLES**, 47^e d'infanterie : chef dans toute l'acceptation du mot. Chargé d'une mission à la fois offensive et défensive, a su, par son ascendant, assurer le départ et provoquer l'élan des fractions d'attaque et maintenir les autres pendant cinq jours consécutifs, sous un bombardement d'une violence inouïe. A été tué le 16 juin, alors qu'il mettait la dernière main aux préparatifs d'une nouvelle attaque.

Chef de bataillon **WOLF**, tirailleurs marocains : le 16 juin, après avoir formé son bataillon en première ligne dans la tranchée de départ en vue de la conquête d'une position allemande, constituée par un fort ouvrage et plusieurs lignes de tranchées, a magnifiquement enlevé son bataillon, qui a pénétré dans l'ouvrage et a franchi toutes les lignes de tranchées dont il nous a ainsi assuré la possession.

Médecin aide-major **TRELAUN**, 144^e territorial d'infanterie : prodiguant ses soins pendant un violent bombardement à des soldats blessés et invité à se retirer pour se mettre à l'abri, a refusé en disant qu'il ne faisait que son devoir. Blessé grièvement quelques instants après par un éclat d'obus, est mort de ses blessures.

Lieutenant **NAVARE**, tirailleurs marocains : autant de campagnes que de services. S'est acquis de nouveaux titres, le 1^{er} juin, en tenant avec une demi-section contre un feu violent et une attaque qu'il a arrêtée.

Lieutenant-colonel **JEZE**, commandant le 36^e d'infanterie : officier remarquable, possédant au plus haut point de brillantes qualités militaires. Au cours des affaires des 2, 5 et 8 juin, a réussi avec son régiment, véritable corps d'élite, à enlever la partie d'un village où l'ennemi était particulièrement menacé. Ce succès a déterminé la chute de la localité dont la possession était imposée par la situation stratégique.

Chef de bataillon **DICHARRY**, 39^e d'infanterie : officier d'une bravoure éprouvée et doué des plus belles vertus militaires. Déjà très remarqué pour être entré l'un des premiers dans une ferme fortifiée, vient de contribuer puissamment à la prise d'un village en y entretenant pendant deux jours la pression opiniâtre de son bataillon et en triomphant de tous les obstacles.

Capitaine **CHAUVELOT**, 129^e d'infanterie : dans une action d'ensemble, le 5 juin 1915, ayant le commandement d'un secteur d'attaque où il a disposé au début de trois compagnies, puis de cinq, a monté l'opération prescrite avec une méthode et un sang-froid parfaits. A déclenché, poussé et alimenté son attaque avec tant d'à-propos et de vigueur, qu'il a obtenu dans son secteur des résultats importants pour l'ensemble des opérations entreprises. Blessé le 22 août, revenu au front à peine guéri.

Chef de bataillon **VOISIN**, 36^e d'infanterie : a fait preuve au cours des attaques d'un village et particulièrement le 8 juin, d'une éner-

gie et d'une bravoure extraordinaires. Toujours au milieu de ses compagnies, les encourageant par sa présence et entretenant sans cesse le mouvement offensif de la belle troupe qu'il a su former. A grandement contribué à l'enlèvement d'une des parties les plus fortes du village.

Capitaine **AUBERGE**, 129^e d'infanterie : grièvement blessé au moment où il allait lancer sa compagnie à l'attaque, a refusé de se laisser emporter par ses hommes et a poussé son unité à l'assaut.

Capitaine **PAQUIER**, 129^e d'infanterie : adjoint au chef de corps, se dépense sans compter depuis le début de la campagne. Le 5 juin, le colonel ayant été tué au cours d'une attaque, a assuré seul, en un moment critique, la continuité des efforts par son sang-froid et son activité infatigables, et a permis sans à-coup, la transmission du commandement. A, de ce fait, contribué, dans la plus large mesure, au succès de l'attaque.

Capitaine **FARCIS**, 129^e d'infanterie : placé avec son unité au point de jonction de deux secteurs d'attaque, est allé sous un feu violent, entraîner une fraction d'une unité voisine qui devait venir vers lui, mais dont tous les chefs étaient tombés. A été mortellement atteint.

Lieutenant **GARANDEAU**, 39^e d'artillerie : jeune officier plein de courage et de sang-froid, occupant toujours des postes d'observation très avancés, jusque dans les tranchées de l'infanterie. Blessé en novembre, blessé une deuxième fois en juin, a rejoint sa batterie avant d'être complètement guéri.

Sergent **LACROIX**, 3^e génie : pendant l'attaque d'un village, a conduit son détachement avec autant d'habileté que de courage, sous un bombardement intense et une violente fusillade ; grièvement blessé à la tête par un éclat d'obus, a cependant eu le courage d'aller prévenir son lieutenant et de lui dire : « Attention, ne restez pas ici, vous allez vous faire tuer ».

Sous-lieutenant **BIRABEN**, 10^e génie : officier du génie détaché pendant une grande partie de l'hiver auprès d'une brigade, y a rendu les plus grands services par son zèle, son intelligence et son activité. A l'attaque du 9 mai, a donné le plus bel exemple de sang-froid et de bravoure en se portant en avant des colonnes d'assaut. A atteint un des premiers les tranchées ennemies et s'est occupé immédiatement de leur organisation.

Adjudant-chef **BUCHET**, 17^e bataillon de chasseurs : sous-officier d'une bravoure à toute épreuve, a enlevé sa section à l'assaut d'une position ennemie très fortement organisée, avec un entrain et une vigueur au-dessus de tout éloge ; l'a organisée et s'y est maintenu malgré un bombardement des plus violents de l'artillerie ennemie.

Lieutenant **MARCHAND**, 17^e bataillon de chasseurs : modèle de bravoure, de sang-froid et d'énergie ; en campagne depuis le début de la guerre sans un seul jour d'indisponibilité, a été blessé le 10 juin en enlevant sa compagnie à l'assaut d'une position allemande très fortement organisée avec un entrain et une vigueur au-dessus de tout éloge.

Capitaine **RAOUL**, 17^e bataillon de chasseurs : a toujours fait preuve, depuis le début de la guerre, des plus belles qualités de coup d'œil et de sang-froid. Quoique très souffrant, a entraîné coup sur coup, et à deux jours d'intervalle, sa compagnie à l'assaut d'une position allemande très fortement organisée, avec une vigueur et un entrain au-dessus de tout éloge, l'a enlevée, organisée et conservée malgré un bombardement des plus violents de l'artillerie ennemie.

Chef de bataillon **PINAULT DE LA TOUCHE**, 71^e d'infanterie : officier supérieur connu de tous pour sa valeur professionnelle et sa bravoure dont l'éloge n'est plus à faire. Commande remarquablement son bataillon depuis le début de la campagne. Blessé grièvement le 3 octobre d'une balle qui a traversé la partie supérieure du poumon droit, a rejoint le front parfaitement guéri le 15 novembre. Vient d'être blessé de nouveau le 2 juin 1915, par éclat d'obus aux tranchées de première ligne dans la région du cou. A refusé de se laisser évacuer malgré toutes les instances.

Colonel **POLACCHI**, commandant une brigade : le 16 juin 1915, chargé de commander les deux régiments de première ligne dans une attaque, a obtenu par ses habiles disposi-

tions et son puissant ascendant sur ses troupes, un succès complet, portant son régiment d'un seul élan sur les objectifs assignés à près d'un kilomètre de nos lignes. A conservé les positions conquises malgré deux contre-attaques ennemies, et en a assuré l'organisation rapide. Officier d'une bravoure, d'un sang-froid et d'une vigueur magnifiques. A déjà commandé sa brigade au feu d'une manière remarquable et avec succès dans trois affaires importantes.

Adjudant-chef **LAFFONT**, tirailleurs marocains : très vigoureux serviteur, qui a montré le 1^{er} juin, autant de bravoure que de calme, et a efficacement aidé les officiers à rétablir l'ordre et à se maintenir sur le terrain conquis.

Adjudant **PERRIN**, tirailleurs marocains : autant de campagnes que de services. Très belle tenue au feu le 31 mai et le 1^{er} juin ; a maintenu sa troupe contre les attaques allemandes et assuré la possession du terrain conquis.

Adjudant **VANLOY**, tirailleurs marocains : s'est acquis des titres décisifs, le 1^{er} juin, en ralliant des éléments qui ont tenu toute une journée en dehors de nos lignes et y sont rentrés sans pertes, grâce à l'intelligence des chefs.

Capitaine **DECOURBE**, compagnie du génie 14/13 : commande la compagnie avec autorité, compétence et énergie. Blessé à deux reprises, a refusé d'être évacué et a continué d'assurer son service donnant ainsi à ses subordonnés l'exemple du dévouement et de l'abnégation. A peine remis de sa deuxième blessure, a été blessé à nouveau par l'explosion prématurée d'une grenade et a demandé à ne pas être évacué. Cité à l'ordre de la division pour sa belle conduite au combat du 9 mai 1915.

Sergent **DEVIIENNE** et soldat **DINEAUX**, escadron M.S. 15 : ont engagé le combat avec un avion allemand à distance très rapprochée. Le soldat Dineaux ayant été blessé mortellement de deux balles à la tête, le sergent Devienne, avec un sang-froid remarquable, a ramené l'appareil criblé de balles à son terrain d'atterrissage.

Lieutenant **BILLAUEL**, état-major d'une brigade : s'est dépensé sans compter depuis le début de la campagne ; a fait preuve d'un très grand courage à diverses reprises, notamment devant un village où il a rempli, avec le plus parfait sang-froid, plusieurs missions périlleuses. Chargé d'organiser le service téléphonique de la division, a apporté, dans l'accomplissement de sa mission, un zèle et une activité inlassables, exécutant de nombreuses reconnaissances sous les tirs les plus violents, sans tenir compte du danger ; s'est particulièrement fait remarquer au cours de la préparation de l'attaque du 9 et pendant les périodes du 9 au 23 mai et du 15 au 18 juin, pendant lesquelles le réseau téléphonique a été constamment haché par de continuels bombardements au cours de l'un desquels il a été blessé très grièvement.

Sous-lieutenant **GAUGE**, 8^e d'artillerie : a fait preuve d'une très grande bravoure à l'attaque du 17 juin. A eu la poitrine traversée d'une balle en montant sur le parapet pour entraîner des fantassins qui hésitaient à se porter en avant sous un violent feu de mitrailleuses. Mort des suites de ses blessures.

Capitaine **COLMET DAAGE**, 146^e d'infanterie : pendant les combats qui se sont livrés de nuit comme de jour, du 9 au 15 mai 1915, dans les rues d'un village, a fait preuve du plus beau calme et du plus grand sang-froid. A su gagner du terrain pied à pied, maison par maison. Officier de très haute valeur. A de nouveau donné le plus bel exemple à l'attaque du 16 juin en entraînant à l'assaut sa compagnie et en tombant à sa tête.

Chef de bataillon **JOLY**, 17^e bataillon de chasseurs : chef d'une haute valeur, doué d'une énergie rare, payant de sa personne et donnant toujours à ses chasseurs l'exemple du courage et du mépris du danger. Chargé d'enlever avec son bataillon, un ouvrage solidement organisé, a préparé très judicieusement l'attaque dans tous ses détails, l'a fait exécuter avec la plus grande énergie, s'est rendu maître de la position et s'y est maintenu malgré de violents bombardements.

Sergent **MANGIN**, 17^e bataillon de chasseurs : a été mortellement atteint par une balle au moment où il venait d'entraîner brillamment

sa section à l'assaut d'un ouvrage puissamment fortifié.

Sergent **BELLOT**, 17^e bataillon de chasseurs : tué, le 10 juin 1915, en enlevant ses hommes à l'assaut sous un feu violent d'infanterie et d'artillerie ennemies.

Sergent **GANDOUIN**, 17^e bataillon de chasseurs : tué le 10 juin 1915, en enlevant ses hommes à l'assaut sous un feu violent d'infanterie et d'artillerie ennemies.

Chef d'escadron **BASTARD**, 25^e d'artillerie : chef de groupe accompli, a fait preuve des plus belles qualités militaires et de la plus grande bravoure dans tous les combats auxquels il a pris part. A été mortellement frappé à son poste de commandement sous des feux intenses d'artillerie de tous calibres.

Capitaine **PERNOUD**, 27^e d'infanterie : brillante conduite au feu pendant le combat du 20 août. A montré de belles qualités d'élan et de bravoure dans tous les combats auxquels il a pris part. A été mortellement frappé à son poste de commandement sous des feux intenses d'artillerie de tous calibres.

Sous-lieutenant **ANDRÉOLI**, 171^e d'infanterie : a gagné, au cours de cette campagne, tous ses grades à coups d'actions d'éclat. Déjà cité à l'ordre du corps d'armée, médaillé militaire à la suite du combat du 27 octobre, blessé grièvement le 17 mai en entraînant, avec son mépris du danger absolu, sa section vers l'ennemi.

Sous-lieutenant **BAILLETTE**, 275^e d'infanterie : bien que blessé au bras droit, alors qu'il maintenait sa section sous un feu violent de mousqueterie au combat du 26 août 1914, est demeuré à son poste, puis a enlevé sa section à l'assaut avec la plus brillante bravoure. A été mortellement blessé en abordant l'ennemi.

Sous-lieutenant **JACQUIER**, 275^e d'infanterie : modèle de courage tranquille et d'énergie depuis le début de la campagne. S'est particulièrement distingué au combat du 13 décembre 1914 où, commandant une section de mitrailleuses placée en soutien d'une attaque, il est sorti de la tranchée pour entraîner à l'assaut une section d'infanterie voisine. A été tué en faisant le coup de feu.

Soldat **CONSTANT**, 163^e d'infanterie : le 14 mai 1915, est parti crânement à l'assaut d'une tranchée ennemie. Est tombé glorieusement au cours de la lutte acharnée soutenue pour la conservation de cette tranchée.

Soldat **CONFRAIRE**, 157^e d'infanterie : très belle conduite au feu. Grièvement blessé par des éclats de bombe qui lui ont arraché l'œil, n'a pas voulu quitter la tranchée avant d'avoir dégagé lui-même un de ses camarades grièvement blessé et à demi enseveli sous les débris du parapet.

Soldat **JOURDAIN**, 157^e d'infanterie : très belle conduite au feu. Ayant eu la jambe gauche et le pied droit complètement mutilés par une bombe, a supporté la souffrance avec un courage remarquable. A ses camarades qui le plaignaient, a répondu : « Je suis estropié mais je ne regrette rien, j'ai fait mon devoir, vive la France ! »

Colonel **MOREL**, 34^e d'infanterie coloniale : le 7 septembre 1914, a organisé et déclenché l'attaque de son régiment dans des circonstances particulièrement difficiles. A été blessé mortellement en le lançant à l'attaque.

Chef de bataillon **THAL**, 34^e d'infanterie coloniale : a pris le commandement du régiment à la mort de son lieutenant-colonel et a maintenu le régiment sur ses positions, malgré une effroyable concentration de feu d'artillerie et d'infanterie, jusqu'au moment où il a été tué d'une balle à la tête.

Sous-lieutenant **AUVITY**, 356^e d'infanterie : a fait preuve, depuis le commencement de la campagne, de réelles qualités militaires. S'est brillamment conduit au feu, au cours des combats du 5 au 10 avril 1915. A été tué, le 12 avril, pendant un violent bombardement de nos tranchées de première ligne.

Chef de bataillon **HANQUELLE**, 118^e d'infanterie : blessé grièvement, le 22 août 1914, est revenu sur le front dès que son état de santé le lui a permis. Le 11 février 1915, étant de service avec son bataillon dans les tranchées de première ligne et chargé de faire occuper un entonnoir, provoqué par une explosion de mine à proximité immédiate de l'ennemi, a réussi, grâce à l'habileté des dispositions prises, à remplir sa mission sans perdre un seul homme, donnant un bel exemple d'énergie et de calme devant l'ennemi.

Chef de bataillon **THOMAS**, commandant le génie d'une A. : chargé de l'organisation défensive d'un secteur particulièrement dangereux et délicat, où tout était à faire, y a déployé, depuis 4 mois, une énergie, un zèle et une activité au-dessus de tout éloge et y a obtenu des résultats remarquables.

Chef d'escadron **DION**, 28^e d'artillerie : commande son groupe depuis le début de la campagne avec une énergie, un tact et une compétence au-dessus de tout éloge. Officier supérieur d'une bravoure exceptionnelle, s'est particulièrement distingué le 28 août et le 8 septembre où il a donné les plus beaux exemples de calme et de sang-froid, et a réussi à maintenir sa troupe et à continuer le feu sous les bombardements les plus violents. Fait preuve en toutes circonstances du mépris le plus absolu du danger, n'hésitant jamais à faire lui-même les reconnaissances les plus périlleuses. Continue à faire preuve tous les jours des plus belles qualités de commandement qui font de son groupe une troupe admirablement disciplinée et entraînée.

Chef de bataillon **LARIVIERE**, 203^e d'infanterie : a commandé le régiment avec la plus grande distinction depuis le 27 août jusqu'à la bataille de X... où il a été grièvement blessé au bras et à la cuisse. Ne s'est retiré qu'à bout de forces. Dans des combats journaliers, a fait preuve de la plus grande bravoure.

LÉGION D'HONNEUR

Sont nommés dans la Légion d'honneur :

Au grade de chevalier.

Capitaine **DE BLANDINIÈRES**, 154^e d'infanterie : officier d'un grand mérite, s'est toujours brillamment conduit au feu. Le 17 février 1915, a maintenu pendant une heure son unité sur un front de 250 mètres, à quelques mètres des tranchées ennemies fortement occupées. A été cité à l'ordre du corps d'armée pour sa brillante conduite le 20 mai 1915. A été blessé le 2 septembre 1914 ; blessé au combat du 20 juin 1915, au moment où, sur un terrain extrêmement difficile, sur un glacis battu par la fusillade et les mitrailleuses ennemies, il entraînait dans un élan superbe sa compagnie à l'assaut des tranchées ennemies.

Capitaine **VATAIRE**, 154^e d'infanterie : le 6 septembre 1914, atteint à la main droite d'une blessure grave, a conservé le commandement de sa compagnie. Après l'avoir ralliée, sous un feu extrêmement violent, l'a, le soir, ramenée dans le plus grand ordre au cantonnement et a, lui-même, procédé à l'installation complète de son unité, avant de se faire évacuer. De retour au front, le 8 décembre 1914, a toujours commandé sa compagnie avec le plus grand calme joint à la plus grande énergie. S'est fait remarquer, le 29 janvier 1915, A brillamment conduit l'attaque et la prise d'un petit ouvrage allemand, le 5 avril. Au combat du 20 juin 1915, blessé de nouveau, a conservé le commandement de sa compagnie qu'il a menée à vingt mètres de la tranchée allemande et ne s'est retiré que sur l'ordre formel du commandement.

Capitaine **CORSE**, 154^e d'infanterie : commandant de compagnie de tout premier ordre, ne cesse de se distinguer depuis le début de la campagne. En particulier au cours des attaques et contre-attaques des 21, 23 et 27 juin 1915, a montré un courage au-dessus de tout éloge, une remarquable énergie et une sagesse de commandement peu commune.

Capitaine **WAUTHIER**, 16^e bataillon de chasseurs : officier d'une bravoure et d'un dévouement remarquables. S'était déjà signalé au début de la guerre où il avait été grièvement blessé. A contribué pour une large part à la conquête et à l'organisation du secteur affecté à son bataillon. A réussi, grâce à son admirable énergie et à son mépris absolu du danger, à maintenir l'occupation de sa position contre les assauts répétés d'un ennemi supérieur en nombre, communiquant à tous sa belle ardeur et sa volonté de battre l'adversaire.

Lieutenant **CHARLES**, 162^e d'infanterie : lors de la contre-attaque du 2 juillet 1915, a fait preuve d'une bravoure et d'une énergie remarquables, en poussant à l'ennemi des frac-

tions de différents corps se trouvant à proximité. Chargé ensuite par le commandant de la contre-attaque, de prendre le commandement d'une partie des troupes engagées, s'est porté en tête sous un feu intense de l'ennemi qu'il a réussi à repousser. A été grièvement blessé au cours de cette contre-attaque.

Sous-lieutenant **CAPEILLÈRE**, 44^e d'infanterie coloniale : a fait preuve de beaucoup d'énergie au cours des combats qui ont eu lieu le 30 juin, les 1^{er} et 2 juillet 1915. A été grièvement blessé à la tête de sa section le 2 juillet en la maintenant sous le feu au cours de deux attaques de nuit qui ont été repoussées.

Capitaine **DOUTRES**, 44^e d'infanterie coloniale : d'une énergie et d'un courage à toute épreuve, a su maintenir ses hommes sous un bombardement intense, le 29 juin 1915. Enseveli dans son poste de commandement, en a été retiré très gravement blessé.

Lieutenant **DUJARDIN**, 16^e bataillon de chasseurs : officier d'un courage exceptionnel. Comme commandant de compagnie, se tient toujours aux postes les plus dangereux. Donné journellement à ses hommes le plus bel exemple de courage et d'impétuosité. Dans la journée du 30 juin 1915, alors que l'ennemi avait pu, grâce à un violent bombardement de nos positions, s'avancer jusqu'à quelques mètres, s'est résolument porté à sa rencontre avec quelques chasseurs qu'il avait pu grouper et a réussi à le repousser. Blessé gravement en organisant la position qu'il venait d'occuper.

Sous-lieutenant **BRULLIARD**, 16^e bataillon de chasseurs : officier admirable, plein d'entrain et toujours de bonne humeur, même dans les circonstances les plus délicates. A fait preuve depuis son entrée en campagne, en novembre 1914, des plus belles qualités militaires, bravoure, audace et sang-froid. Le 30 juin 1915, alors que l'ennemi, grâce à un violent bombardement de nos positions, avait pu s'avancer jusqu'à quelques mètres, a, sous un feu violent, groupé quelques hommes et les a portés en avant au cri de : « En avant, mes enfants, c'est pour la France ! ». A repoussé l'ennemi en désordre. Tombé le 1^{er} juillet 1915, gravement blessé en reportant en avant une fraction qui, soumise à un feu intense, avait commencé à fléchir.

Sous-lieutenant **BOULLE**, 155^e d'infanterie : au cours d'une contre-attaque le 20 juin 1915, a remplacé son commandant de compagnie, frappé mortellement, a poursuivi la contre-attaque, gagné plus de 200 mètres de terrain et s'y est maintenu pendant quarante-cinq heures de lutte, malgré trois violentes contre-attaques successives de l'ennemi. N'a cessé de combattre lui-même au premier rang, tuant de sa main plusieurs Allemands.

Sous-lieutenant **POIRÉ**, 8^e bataillon de chasseurs : officier de la plus belle bravoure. Au cours des combats du 30 juin au 2 juillet 1915, blessé à deux reprises, est resté quarante-huit heures à son poste, a dirigé trois contre-attaques contre l'ennemi qui avait encerclé sa compagnie, a pris le commandement de sa compagnie, tous ses officiers ayant été mis hors de combat et a tenu au dernier barrage jusqu'à la relève par une autre unité.

Sous-lieutenant **FORFER**, 16^e bataillon de chasseurs : officier de la plus grande valeur et d'un courage au-dessus de tous éloges. S'est prodigué sans souci du danger pendant les journées des 30 juin, 1^{er} et 2 juillet 1915. Au moment où la situation était critique, a réussi en portant ses mitrailleuses dans le flanc de l'ennemi et sous un feu meurtrier, à arrêter les progrès ; changeant de nouveau sa position, l'a forcé à reculer.

Médecin aide-major **LEGRAS**, 161^e d'infanterie : depuis le début de la guerre, a fait preuve du plus grand dévouement, de très remarquables qualités professionnelles, d'un zèle infatigable ; a été blessé le 22 mars 1915 et a refusé de se faire évacuer. Blessé gravement une deuxième fois le 24 juin 1915, d'un éclat d'obus de gros calibre, en veillant à l'évacuation d'un poste de secours dans un village particulièrement canonné.

Chef de service **PEYCHEZ**, 9^e section de chemins de fer de campagne : par sa compétence technique, sa grande activité et les qualités de commandement, a su faire exécuter rapidement des travaux qui ont eu une importance capitale sur l'exécution des transports de troupe et des ravitaillements.

Chef de service **ULRICH**, 10^e section de che-

mins de fer de campagne : services remarquables rendus par ses qualités exceptionnelles d'activité, d'organisation, d'initiative intelligente et de dévouement. A obtenu d'un réseau à voie étroite, qu'il a transformé, un rendement ayant dépassé toute prévision.

Sous-chef de service **BRÉHY**, 5^e section de chemins de fer de campagne : excellents services rendus dans la préparation et l'exécution des transports militaires. A su faire acte de courageuse initiative dans des circonstances critiques.

Sous-chef de service **POETTE**, 5^e section de chemins de fer de campagne : a dirigé depuis le début de la campagne, avec une activité, une intelligence et un dévouement remarquables le service technique d'une gare dont il a su assurer le service tout particulièrement chargé dans les circonstances les plus difficiles.

Chefs de service **LANNA**, 3^e section ; **MARCY**, 4^e section ; **FOUCHÈRE**, 2^e section, et **LIQUIER**, 2^e section.

Capitaine **VALENTIN**, 89^e territorial d'infanterie : n'a cessé d'exercer le commandement d'une compagnie, puis les fonctions d'adjoint au colonel, avec le plus grand dévouement et le plus grand courage, dans des circonstances parfois difficiles et périlleuses, depuis le commencement de la campagne. A été grièvement blessé au moment du bombardement du poste de commandement, le 9 juillet 1915.

Capitaine **MALLE**, état-major d'une division : officier plein d'intelligence, d'activité et de bravoure ; s'est dépensé sans compter dans les reconnaissances les plus périlleuses pour la préparation de l'attaque du 8 juillet 1915. A largement contribué au succès en assurant la direction des colonnes d'attaque par son initiative intelligente.

Capitaine **ACCROYER**, 23^e d'infanterie : officier d'une bravoure et d'un sang-froid remarquables, s'est distingué d'une façon toute particulière, les 8 et 9 juillet 1915, en entraînant d'une façon admirable sa compagnie à l'assaut et en la maintenant sur un terrain violemment bombardé.

Capitaine **CORNET**, 133^e d'infanterie : brillant officier, s'est distingué en toutes circonstances depuis le début de la campagne, particulièrement le 15 juin et le 8 juillet 1915, où il a brillamment entraîné sa compagnie à l'assaut. A assuré énergiquement le 9 juillet 1915, le commandement de son bataillon dont le chef avait été tué.

Capitaine **MARTIN**, 133^e d'infanterie : officier d'une remarquable activité, s'est distingué en toutes circonstances depuis le début de la campagne. A entraîné très brillamment sa compagnie, le 8 juillet 1915, à l'assaut d'une position fortement organisée dans laquelle ont été faits plus de 800 prisonniers.

Capitaine **ROBERT**, 133^e d'infanterie : a rejoint le front sur ses demandes instantes. A su donner à son unité une impulsion énergique et l'a brillamment conduite du 15 au 24 juin et le 8 juillet 1915.

Capitaine **CASSOLY**, compagnie 1/2 du génie : officier d'une grande énergie, qui, dans les mesures préparatoires d'une attaque, s'est dépensé sans compter. A organisé la position de telle manière que l'attaque a aisément débouché. S'est ensuite employé de nuit et de jour à fortifier le terrain conquis, ce qui a permis aux troupes de se maintenir sous un violent bombardement.

Sous-lieutenant **BERTRAND**, 350^e d'infanterie : a fait tout le début de la campagne comme chef de section de mitrailleuses et s'est fait remarquer par son sang-froid et sa belle attitude au feu. Le 23 septembre 1914, étant près du lieutenant colonel, commandant le régiment, occupé à penser cet officier supérieur qui venait d'être blessé, a été atteint par une balle de shrapnell qui l'a blessé très grièvement.

Lieutenant **GOUDIN**, 3^e d'infanterie coloniale : s'est distingué au combat du 3 septembre 1914. Grièvement blessé le 6 septembre, en entraînant sa section à l'assaut, conserva son commandement jusqu'à la fin du combat, donnant à tous le plus bel exemple de bravoure et d'endurance.

Sous-lieutenant **MEYRIER**, 112^e d'infanterie : jeune officier d'un courage et d'un sang-froid dignes des plus grands éloges. A fait preuve en maintes circonstances de solides qualités militaires. A l'attaque du 27 février 1915, a été très grièvement blessé au bras en entraî-

nant sa section à l'assaut d'une tranchée ennemie. Menacé de rester infirme.

Lieutenant **LAMORT**, 21^e d'infanterie : blessé une première fois, a rejoint le corps à peine guéri. S'est distingué dans tous les combats auxquels il a pris part. A été grièvement blessé dans la nuit du 13 au 14 juin 1915 en sautant en tête de sa compagnie à l'attaque des tranchées allemandes. Large plaie déchiquetée par balle, de la face, avec éclatement des maxillaires supérieurs.

Capitaine **DE GIRVAL**, 21^e d'infanterie : le 16 juin 1915, a fait déboucher sa compagnie dans le plus grand ordre sous des feux croisés d'artillerie et de mitrailleuses pour se porter à l'attaque des tranchées ennemies. A installé sa compagnie sur le terrain conquis, ne cessant de se dépenser pour mettre et maintenir chacun à sa place malgré un bombardement ininterrompu précis et meurtrier. Belle conduite au cours des combats des 5, 6, 7 et 8 mars 1915.

Capitaine **HARTZ**, 21^e d'infanterie : au cours du combat, avait pris en pleine action le commandement d'un bataillon fortement éprouvé qu'il a maintenu sur les positions conquises et soumises à un violent bombardement. Comme adjoint au chef de corps, s'est dépensé sans compter au cours des combats des 16 au 18 juin 1915, portant des ordres ou allant recueillir des renseignements sous un bombardement des plus violents.

Sous-lieutenant **DUPRÉ**, 21^e d'infanterie : le 16 juin 1915, parti à l'attaque d'une tranchée, à la tête de sa compagnie, a dépassé cette tranchée pour poursuivre l'ennemi en fuite. S'est trouvé à la fin de l'action dans une situation très exposée sous des feux croisés d'artillerie et de mitrailleuses. Y a résisté énergiquement et a réussi à s'y maintenir. A repoussé une contre-attaque la nuit suivante. Par son sang-froid, son énergie et son calme, a maintenu à leur poste pendant trois jours des hommes fatigués et souffrant de la soif.

Capitaine **MOYRET**, 112^e d'infanterie : a pris part à tous les combats qu'il a livrés le régiment et s'est toujours distingué, notamment à l'affaire du 27 juin 1915, où il a préparé avec le plus grand soin une attaque qu'il a conduite ensuite avec une énergie extrême, a réussi à reprendre 100 mètres de tranchées à un ennemi supérieur en nombre et s'y est maintenu malgré de violentes contre-attaques.

Capitaine **NALOT**, 5^e d'infanterie : au cours d'une attaque violente exécutée le 20 juin 1915, a, malgré un bombardement intense et l'action de gaz asphyxiants, maintenu, par son ascendant personnel et son énergie, sa compagnie dans la tranchée de première ligne où il venait pour la première fois de relever une compagnie d'un autre régiment. Y est resté malgré la prise de possession à la droite, par l'ennemi, d'une tranchée dont presque tous les défenseurs avaient été ensevelis par le bombardement. A, les jours suivants, dirigé plusieurs contre-attaques pour reconquérir les parties de tranchées envahies par l'ennemi, a réussi à réoccuper une partie du terrain perdu et avec un effectif extrêmement réduit a organisé rapidement et vigoureusement une nouvelle ligne de défense. Officier de la plus grande énergie et d'une haute valeur.

Sous-lieutenant **LAURENT**, 9^e d'infanterie : étant de l'armée territoriale, a demandé à passer dans l'armée active. A été blessé une première fois le 6 mars 1915. Le 20 juin 1915, étant chargé avec sa section de l'occupation d'un barrage, l'a défendu avec la dernière énergie ; s'est mis à la tête d'une contre-attaque chargée de repousser l'ennemi ; au cours de cette contre-attaque a été grièvement blessé (pied gauche arraché par une bombe). A constamment fait preuve de courage depuis son arrivée au front.

Sous-lieutenant **LAUSSELLE**, 16^e bataillon de chasseurs : au front depuis 8 mois a constamment fait preuve de courage et d'énergie. A montré dans la journée du 30 juin 1915 un sang-froid remarquable. Entouré de tous côtés par l'ennemi, payant d'audace, a réussi à le repousser en se jetant sur lui avec quelques hommes.

Sous-lieutenant **TAVERNIER**, 16^e bataillon de chasseurs : a conduit le 30 juin 1915 une brillante contre-attaque et ramené l'ennemi dans ses tranchées. S'est retranché à très courte distance de cet ennemi malgré un feu violent et a résisté pendant trois jours à toutes les attaques,

Sous-lieutenant **SABIANI**, 112^e d'infanterie : au combat du 20 juin 1915, en l'espace de six heures, a pris part à cinq contre-attaques successives ; a été par son courage et son énergie un objet d'admiration pour tous ceux qui combattait à côté de lui. Le 27 juin 1915, menant avec une extrême vigueur sa section à l'attaque, a été grièvement blessé à la tête, blessure qui a entraîné la perte d'un œil.

Sous-lieutenant **CUGNET**, 28^e bataillon de chasseurs : le 21 juin 1915, a été grièvement blessé à la tête de sa section en l'entraînant à l'assaut d'une position ennemie, sous un feu violent de mitrailleuses et d'artillerie.

Capitaine **PIZOT**, 14^e bataillon de chasseurs : officier plein de zèle et de fanatisme, d'une belle bravoure au feu. A été grièvement blessé au combat du 1^{er} octobre 1914. A rejoint le front aussitôt guéri.

Capitaine **DE LONLAY**, 19^e d'infanterie : a pris part aux combats des 21, 23 août et 7 septembre 1914. S'est fait remarquer par son énergie et sa bravoure au cours de ces combats. Blessé en octobre.

Lieutenant **VIRAT**, 19^e d'infanterie : très grièvement blessé le 8 septembre 1914 d'une balle au bras en chargeant à la baïonnette contre un ennemi nombreux et fortement retranché. Très brave et très énergique ; en maints combats a donné des preuves de sa ténacité au feu.

Capitaine **L'HEULGOACH**, 19^e d'infanterie : blessé le 27 août 1914. Revenu sur le front après guérison. Blessé à nouveau très grièvement à l'attaque du 17 décembre 1914. Officier très méritant.

Capitaine **VENTRILLON**, 19^e d'infanterie : a brillamment participé le 22 août 1914 à l'attaque d'un village. A été très grièvement blessé en visitant la position occupée par sa compagnie. A obtenu une citation à l'ordre de l'armée.

Sous-lieutenant **LABOUCHE**, 6^e d'infanterie : sorti de Saint-Cyr depuis quelques jours, a rejoint le commandement de sa compagnie où il restait seul officier, le 23 août 1914, et l'a crânement conduite au feu ; a reçu trois blessures graves le 8 septembre 1914.

Capitaine **TARTAT**, 403^e d'infanterie : officier aussi méritant que modeste. A été blessé grièvement le 15 septembre 1914. Aussitôt guéri a demandé à repartir. Se montre dans la guerre de tranchées un chef précoce, calme, plein d'autorité sur ses hommes. A déjà commandé un bataillon au feu.

Capitaine **PAGE**, 403^e d'infanterie : a été grièvement blessé au combat du 29 août 1914. Aussitôt guéri a demandé à reprendre le commandement d'une compagnie partant au front ; commande sa compagnie avec fermeté et en obtient ce qu'il veut, officier de carrière ayant acquis une grande influence morale.

Capitaine **BABLOT**, 403^e d'infanterie : a été blessé le 12 septembre 1914, a reçu trois projectiles. Est reparti au front sur sa demande n'étant pas encore complètement guéri.

Capitaine **BONET**, 17^e territorial d'infanterie : blessé le 26 septembre 1914, à la tête de sa compagnie, d'un shrapnell à la joue droite ; revenu sur le front incomplètement guéri, a dû se retirer à l'arrière pendant quelque temps. Très énergique et plein d'entrain, commande vigoureusement sa compagnie, dont il obtient le maximum de résultats.

Capitaine **WAGNER**, 17^e territorial d'infanterie : grièvement blessé à la cuisse le 26 septembre 1914, a renvoyé au feu les soldats qui venaient le relever pour le mettre à l'abri ; cité à l'ordre de la division ; ne pourra probablement jamais revenir sur le front. Excellent capitaine, commandant sa compagnie avec tact et fermeté, avait su en faire une très bonne unité.

Lieutenant **DE PEYRONNET**, 11^e cuirassiers : a été grièvement blessé, le 11 octobre 1914, par éclats d'obus à l'avant-bras droit. N'est pas encore guéri.

Lieutenant **BRACKMANN**, 11^e dragons : s'est particulièrement distingué, au cours d'une reconnaissance exécutée le 7 août 1914, au cours de laquelle il a été grièvement blessé. A rejoint le front incomplètement guéri, après plusieurs opérations au cours desquelles il lui a été extrait du pied 108 fragments de projectile.

Capitaine **BANCEL**, 1^{er} d'infanterie coloniale : a montré, le 15 novembre 1914, dans une attaque furieuse où l'ennemi était six fois supérieur en nombre, un courage digne de tout

éloge. A, par sa bravoure personnelle, électrisé sa compagnie. A été grièvement blessé d'un éclat de grenade, blessure ayant entraîné la perte de l'œil gauche.

Sous-lieutenant **FOURCADE**, 23^e d'infanterie coloniale : belle conduite au combat du 22 août 1914 où il a reçu six blessures. N'est par encore guéri.

Sous-lieutenant **GIREL**, 133^e d'infanterie : brillant officier. Chef de section plein d'ardeur au feu. Dans la nuit du 9 au 10 juillet 1915, a conduit personnellement des patrouilles au contact des postes ennemis. A été grièvement blessé d'un éclat d'obus.

Sous-lieutenant **DEFERT**, 133^e d'infanterie : officier d'un grand courage et d'un remarquable sang-froid. N'a cessé de rendre les plus grands services depuis le début de la campagne. A brillamment enlevé sa section, le 8 juillet 1915, à l'attaque d'une position ennemie.

MÉDAILLE MILITAIRE

Sont décorés de la médaille militaire :

Sergent **CECCALDI**, 160^e d'infanterie : sous-officier très énergique, connaissant bien les hommes et ayant de l'ascendant sur eux. Sur le front depuis le 15 décembre 1914, s'est toujours fait remarquer par son courage et son sang-froid. Blessé le 10 mai 1915, en conduisant sa section à l'assaut. (Croix de guerre.)

Adjudant **RENNARD**, 20^e bataillon de chasseurs : seize ans de services dans l'armée active. S'est engagé pour la durée de la guerre, quoique dégaré de toute obligation militaire. Excellent sujet. A rejoint le bataillon au mois d'août 1914. A été, au début, sous-officier adjoint au chef de corps ; tombé malade, a rejoint le bataillon avant guérison complète. (Croix de guerre.)

Adjudant **CUMIA**, 170^e d'infanterie : faisant partie de l'armée territoriale, a demandé à faire campagne dans un régiment actif. S'est distingué dans tous les engagements auxquels le régiment a pris part, notamment le 23 mai 1915 où, sous un bombardement violent, il a rallié, sous commandement de groupes dont les chefs avaient été tués ou blessés. Donne le plus bel exemple par l'esprit de devoir qu'il manifeste en toutes circonstances. (Croix de guerre.)

Sergent **MARCHANT**, 25^e territorial d'infanterie : très bon sous-officier, très méritant, très brave au feu, qui suit la campagne depuis le début et ne demande qu'à marcher. (Croix de guerre.)

Sergent **YVON**, 28^e territorial d'infanterie : excellent sous-officier sous tous les rapports, d'un moral parfait, très grand ascendant sur sa troupe. A toutes les qualités du chef. Grièvement blessé, après avoir été pansé, ne s'est retiré que sur l'ordre de l'officier. (Croix de guerre.)

Sergent-major **MARTIN**, 9^e d'infanterie : excellent sous-officier, zélé, dévoué et d'une très belle attitude au feu. A toujours donné toute satisfaction dans l'exécution de ses devoirs militaires. (Croix de guerre.)

Sergent **SUIRE**, 135^e d'infanterie : très bon serviteur qui compte de nombreuses années, dont plusieurs campagnes de guerre coloniales. A rempli avec le plus grand zèle ses fonctions d'adjoint à l'officier d'approvisionnement.

Sergent **PHILOUZE**, 24^e d'infanterie : sous-officier énergique, consciencieux, dévoué, ayant de nombreuses années et campagnes antérieures. Arrivé au front pendant la guerre de tranchées, y a fait tout son devoir. (Croix de guerre.)

Sergent **ETCHÉGARAY**, 142^e territorial d'infanterie : a accompli quinze ans de service actif ; énergique, d'un dévouement à toute épreuve ; au front depuis le mois d'octobre, a rendu les plus grands services. Sergent adjoint au chef de section de mitrailleuses. A été cité à l'ordre du régiment pour sa belle conduite aux affaires des 8, 9, 10, 11 et 12 mai 1915. (Croix de guerre.)

Adjudant **ANDERSEN**, 6^e territorial d'infanterie : sujet danois naturalisé, ancien sous-officier de la légion étrangère. Excellent serviteur, énergique, très brave au feu. A pris part à tous les combats depuis le mois d'octobre 1914. (Croix de guerre.)

Adjudant-chef **HAIMÉ**, 9^e zouaves de marche : sous-officier de valeur exceptionnelle ayant de beaux états de services de guerre antérieurs à la campagne. S'acquitte de ses devoirs avec calme et autorité. Belle attitude au feu. (Croix de guerre.)

Adjudant-chef **PASQUIER**, 1^{er} zouaves de marche : vieux serviteur, nombreuses campagnes en Algérie et au Maroc. Au front depuis le début, où il a rendu de signalés services, d'abord comme adjoint à l'officier d'approvisionnement, et ensuite comme chef de section. Belle conduite et belle attitude au feu, a beaucoup d'ascendant et d'autorité sur ses hommes. (Croix de guerre.)

Adjudant **GAVREL**, 11^e territorial : très bon sous-officier commandant sa section avec entrain et énergie. A toujours eu au feu une excellente attitude. Très méritant. (Croix de guerre.)

Adjudant **GUINGOT**, 5^e territorial : excellent sous-officier ayant de nombreuses années. S'acquitte de ses fonctions avec le plus grand dévouement. (Croix de guerre.)

Adjudant **LAVERNANT**, 7^e territorial : sur le front depuis le début de la campagne. Ancien sous-officier dans l'armée coloniale. Très énergique, très courageux. (Croix de guerre.)

Sergent-major **BOURDONNAY DU CLESIS**, 8^e territorial : excellent sous-officier ayant de nombreuses années de service dans l'armée active. S'acquitte de ses devoirs avec zèle et dévouement. (Croix de guerre.)

Adjudant **NORMAND**, compagnie cycliste d'une division territoriale : excellent sous-officier très brave, zélé, discipliné et vigoureux. Toujours prêt et demandant à remplir comme volontaire les missions les plus difficiles et les plus périlleuses. A fait diverses reconnaissances périlleuses. A capturé et tué plusieurs cavaliers ennemis. (Croix de guerre.)

Caporal **AHMEN ben AMOR CHARIEF**, 8^e de tirailleurs de marche : blessé le 23 septembre 1914, revenu au front le 24 novembre 1914. Ancien serviteur, très brave au feu, donne partout le meilleur exemple. (Croix de guerre.)

Adjudant-chef **FOURTIQO**, 11^e territorial : ancien soldat de la légion étrangère, excellent adjudant-chef très vigoureux, a fait preuve de beaucoup de courage ; blessé légèrement le 11 mai 1915. Cité à l'ordre du régiment à l'ordre de la division le 14 décembre 1914. Très méritant. (Croix de guerre.)

Sergent **KOUDEI AMEUR BEN SAID**, 11^e tirailleurs de marche : excellent sous-officier : sur le front depuis le début des hostilités. S'est fait remarquer en toutes circonstances par son calme, son énergie, sa belle attitude au feu. (Croix de guerre.)

Adjudant **GUAIS**, 76^e territorial : sous-officier modèle dont la modestie n'a d'égale que le courage et l'inaltérable dévouement. A fait de sa section de pionniers un groupe d'élite, travaillant toujours avec le plus grand zèle et sans regarder au danger qu'il méprise. Adoré de ses hommes, est toujours présent là où il y a œuvre d'énergie et de dévouement. A été blessé le 2 juin 1915 au moment où, pour éviter des pertes à son détachement de pionniers dans un passage dangereux, il avançait seul pour prendre les instructions du chef de bataillon commandant la ligne. (Croix de guerre.)

Sergent **DE BIZEMONT**, 263^e d'infanterie : conduite héroïque à la bataille de la Marne. A sauvé un caisson de munitions le 8 septembre 1914, et le 9 septembre a maintenu ses hommes sous un feu très meurtrier, jusqu'au moment où il reçut l'ordre de se replier. Grièvement blessé est encore en traitement, n'a pas encore retrouvé l'usage de son bras. (Croix de guerre.)

Caporal **COLLOT**, 11^e territorial : très bon caporal, dévoué, énergique, ayant toujours fait preuve du plus grand sang-froid et de beaucoup de courage, notamment le 1^{er} mai 1915 en portant secours aux hommes de son escouade sous un feu des plus violents. (Croix de guerre.)

Caporal fourrier **DOUCET**, 1^{er} zouaves de marche : toujours volontaire pour les missions dangereuses qu'il exécute avec un calme et un sang-froid remarquables. Blessé le 15 septembre 1914. Revenu sur le front aussitôt guéri. Est, pour tout, d'un exemple constant et communicatif. (Croix de guerre.)

Adjudant **ROY**, 8^e tirailleurs de marche : excellent sous-officier sous tous les rapports ; vigoureux, énergique, très courageux. A très bien commandé sa section dans tous les

combats où le régiment a été engagé. (Croix de guerre.)

Adjudant GALICHET, 1^{er} mixte de zouaves et tirailleurs : très brave et très méritant, blessé deux fois à la tête de sa section. (Croix de guerre.)

Adjudant LABBÉ, 8^e tirailleurs de marche : a servi trois ans au Maroc, sous-officier de choix, brave et énergique. Le 22 septembre 1914, a maintenu en position sa section très éprouvée par un feu violent d'artillerie. A ramené son matériel au complet. Le 13 mai 1915, a contribué à arrêter une attaque allemande par l'action de ses pièces. (Croix de guerre.)

Sergent BOCQUILLON, 12^e territorial : engagé volontaire pour quatre ans, compte quinze ans de services dans l'armée active dont treize ans comme sous-officier. Mobilisé le 2 août 1914, a pris part à toutes les affaires où le régiment s'est trouvé. S'est fait remarquer par son courage et sa vigueur. Passé le 15 janvier 1915 dans une section de mitrailleurs, est depuis lors, sans interruption, sur le front. Blessé le 5 mars 1915, a refusé d'être évacué ; a été cité à l'ordre de la brigade le 8 mai 1915. Sous-officier énergique, vigoureux et plein d'entrain, sur lequel on peut abolument compter. (Croix de guerre.)

Soldat GUEDDA TAYEB, 1^{er} mixte de zouaves et tirailleurs : retraité après 16 ans de services effectifs pendant lesquels il a fait les campagnes de Madagascar et du Tonkin. S'est engagé à 45 ans, donnant ainsi un bel exemple de fidélité à la France. Ne cesse de se montrer brave, endurant et plein d'entrain. (Croix de guerre.)

Sergent MEBARKI TAHAR ben SAAD, 1^{er} mixte de zouaves et tirailleurs : excellent serviteur, zélé et brave, a eu en toutes circonstances la plus belle attitude au feu. (Croix de guerre.)

Soldat MEKKIOU AHMED BEN ABDALLAH, 1^{er} mixte de zouaves et tirailleurs : très brave tirailleur, donnant aux jeunes l'exemple du courage et de l'énergie. Blessé le 16 septembre 1914, est revenu sur le front aussitôt guéri, ne cessant de donner l'exemple du courage et du dévouement. (Croix de guerre.)

Sergent-major LESCARET, tambour-major, 4^e zouaves de marche : tambour-major présent au front depuis le début de la campagne. Sous-officier plein de dévouement et d'une conduite exemplaire, a eu une belle attitude au feu. Excellent sujet à tous les points de vue. (Croix de guerre.)

Sergent MORARD, 1^{er} zouaves de marche : vieux sous-officier retraité de l'armée coloniale, a demandé à servir dans un corps actif. A rejoint le régiment le 13 janvier 1915, s'est montré excellent chef de section en toutes circonstances. (Croix de guerre.)

Soldat BOUAQUINA MESSAOUD BEN MOHAMMED, 1^{er} mixte de zouaves et tirailleurs : vieux serviteur, très bon soldat, ayant pris part à tous les combats livrés par le régiment. (Croix de guerre.)

Adjudant-chef GAUDIN, 22^e d'infanterie : comme chef de section depuis le début de la campagne a donné à ses hommes, dans toutes les circonstances, un bel exemple de bravoure et de sang-froid. Bel conduite au feu, à la tête de son unité. (Croix de guerre.)

Adjudant-chef GISCARD, 22^e d'infanterie : s'est toujours bravement comporté à la tête de sa section depuis le début de la campagne. Attitude énergique au cours de plusieurs reconnaissances offensives. Une blessure de guerre. (Croix de guerre.)

Adjudant-chef GOFFINET, 266^e d'infanterie : sur le front depuis le début de la campagne. Commande sa section avec autorité, et fait preuve d'énergie et de sang-froid en toutes circonstances. (Croix de guerre.)

Adjudant LAFONT, 206^e d'infanterie : a fait campagne en Cochinchine et au Tonkin, comme sergent d'infanterie coloniale. Est au front depuis le début de la campagne. Très bon sous-officier, intelligent, énergique et brave. Très méritant. (Croix de guerre.)

Adjudant LAFONT, 325^e d'infanterie : sous-officier très méritant, d'un grand dévouement et d'une grande bravoure. Le 20 août 1914, a mené sa section au feu avec un entrain admirable, donnant à tous l'exemple du courage. Grièvement blessé, s'est relevé en s'efforçant de rejoindre sa section et d'en reprendre le commandement. (Croix de guerre.)

Adjudant-chef PICARD, 299^e d'infanterie : très bon sous-officier. Depuis le début de la guerre a toujours fait preuve de courage

et d'énergie ; toujours prêt à marcher en avant. Le 28 août 1914, s'est précipité au secours de son capitaine blessé à la jambe et immobilisé à 50 mètres de l'ennemi ; l'a chargé sur son dos et apporté en arrière sous une grêle de balles. (Croix de guerre.)

Adjudant-chef BÉTEMPS, 370^e d'infanterie : sous-officier ancien et méritant. Sur le front depuis le début de la campagne. Fait preuve de zèle, de dévouement et donne en toutes circonstances l'exemple des meilleures qualités militaires. (Croix de guerre.)

Adjudant-chef BERGIER, 43^e bataillon de chasseurs : chef de section éprouvé, montre depuis le début de la campagne beaucoup de zèle et de dévouement. Belle tenue au feu. (Croix de guerre.)

Adjudant DULUC, 323^e d'infanterie : bon sous-officier, actif, vigoureux et dévoué. Rend les meilleurs services dans le commandement de la section qu'il exerce en toutes circonstances avec calme et décision. (Croix de guerre.)

Sergent SAINT-MARTIN, 266^e d'infanterie : présent au corps depuis le début de la campagne. Chef de demi-section, brave et intelligent, énergique ; a, dans un corps à corps, le 22 septembre 1914, fait prisonniers un officier et un soldat bavarois. (Croix de guerre.)

Sergent MARRET, 259^e d'infanterie : soldat réserviste au début de la campagne. A déjà fait la campagne de guerre en Chine et au Tonkin. A conquis par son entrain, sa vigueur et sa belle conduite au front, les galons de sous-officier. Sous-officier très méritant. (Croix de guerre.)

Tambour-major DAMÉE, 34^e territorial d'infanterie : a été excellemment noté dans tout le cours de sa carrière ; continue depuis le début de la campagne à servir avec un zèle soutenu.

Sergent-major VASSEUR, 35^e territorial : ancien sous-officier d'infanterie coloniale, ayant de nombreuses campagnes antérieures. S'acquitte de ses fonctions avec le plus grand zèle et le plus complet dévouement.

Adjudant COMOLESA, 335^e d'infanterie : chef de section de mitrailleurs, donne en toutes circonstances l'exemple de calme, de sang-froid et du plus grand dévouement. (Croix de guerre.)

Soldat JACQUET, 95^e d'infanterie : blessé le 10 janvier 1915 en service commandé.

Adjudants MACHIN et DEBRUKELLES, sergent-major SOYEZ, rég. de sapeurs-pompiers.

Adjudant-chef LUCE, 120^e d'infanterie ;

Sergent GUENIN, 103^e d'infanterie ;

Adjudants FRITEL, 46^e d'infanterie ; **MANOUVRIER**, 31^e d'infanterie ; **TARRADE**, 113^e d'infanterie ; **TIXIER**, 65^e d'infanterie ; **MARTIN**, 94^e d'infanterie ; **ROUPE**, 127^e d'infanterie ; **GRAS**, 3^e zouaves ; **ARBAUD**, 1^{er} étranger ; **JAUZAS**, 55^e d'infanterie ; **RAVIZY**, 1^{er} tirailleurs ; **LELARGE**, 146^e d'infanterie ; **KAUFFER**, 149^e d'infanterie ; **PEAN**, centre d'instruction d'E. A. ; **PARAIRE**, 9^e tirailleurs ; **DOUET**, 1^{er} tirailleurs ; **PERRETTE**, 3^e bataillon d'Afrique ; **ETOURNEAU**, 6^e tirailleurs ; **GENARD**, 6^e tirailleurs ; **BOULIER**, 2^e zouaves ; **BORGAD**, 7^e tirailleurs ; **DUCRET**, 7^e tirailleurs ; **PELTIER**, 1^{er} groupe spécial ; **RIBEIL**, 1^{er} étranger ; **DECKERT**, 2^e étranger ; **DENIZON**, 2^e étranger ; **FERRIER**, 2^e étranger ; **BOULAIN**, 22^e territorial d'infanterie ; **ROBIN**, 39^e territorial d'infanterie ; **LE TOUDIC**, 95^e d'infanterie ; **HALLEY**, 68^e d'infanterie ; **WIESSER**, 77^e territorial d'infanterie ; **REYNAUD**, 165^e d'infanterie ; **DEVOUGE**, 8^e bataillon de chasseurs ; **ORION**, 84^e territorial d'infanterie ; **NAUD**, 116^e d'infanterie ; **MORIN**, 64^e d'infanterie ; **DEMIAS**, 109^e territorial d'infanterie ; **MARIAUD**, 3^e d'infanterie ; **BONZON**, 134^e territorial d'infanterie ; **CAMMAS**, 14^e d'infanterie ; **BARDY**, 136^e territorial d'infanterie ; **CAZALOT**, 233^e d'infanterie ; **MESPLEDE**, 141^e territorial d'infanterie ; **LETÉLIE**, 123^e d'infanterie ; **GERBAULT**, 2^e tirailleurs ; **ROSSI**, 7^e bataillon territorial de zouaves ; **BERTHIER**, 156^e d'infanterie ; **SIRGUEY**, 21^e d'infanterie.

Adjudant BRECHARD, 20^e section de secrétaires d'E. M. R. : excellent et très dévoué serviteur, remplit ses fonctions avec un zèle remarquable.

Adjudant THÉBAULT, 17^e section de secrétaires d'E. M. R. : excellent sous-officier, dévoué, travailleur et énergique. A augmenté

encore par les services rendus depuis la mobilisation les titres que lui donnaient son ancienneté et ses campagnes.

Adjudants LAURENT, 8^e section de secrétaires d'E. M. ; **PIGNEROL**, 21^e section ; **BAQUE**, 7^e section ; **GARANDEAU**, 9^e section ; **MORAZZANI**, 2^e section ; **OSMONT**, 10^e section ; **TRONCHET**, 18^e section.

Sergents-majors ALLRY et POUTEAUX, 1^{er} étranger ; **DAZY**, 156^e d'infanterie.

Sergents BONNOTTE, 1^{er} zouaves ; **TONATI ZIDAVE BEN MOHAMMED**, 7^e tirailleurs ; **CHEMLAL BACHIR BEN MZIANE**, 7^e tirailleurs ; **BONTEMPS**, 1^{er} étranger ; **SELLAL MOSTEFA**, 6^e tirailleurs ; **HAMMOUN ANNANE**, 1^{er} tirailleurs ; **ALI BEN HADJI AHMED**, 4^e tirailleurs ; **LOUNES MOHAND**, 1^{er} tirailleurs ; **KERROUM**, 2^e tirailleurs ; **LAZRENG**, 2^e tirailleurs ; **GAUTIER**, 45^e d'infanterie ; **MARTIN**, 24^e d'infanterie ; **ANGLADE**, 126^e territorial d'infanterie ; **RUBIN**, 10^e bataillon territorial de zouaves.

Brigadier MOKTAR et caporal **ABDELLAH**, compagnie saharienne de Tidikelt ;

Soldats BARKA, compagnie saharienne de Tidikelt ; **ZOUGARI AMAR** et **AZZABA AMMAR**, 5^e tirailleurs ; **AHMED BEN SMIDA**, 8^e tirailleurs ; **CHIBANI HOCINE**, 5^e tirailleurs ; **PAUL**, 165^e d'infanterie ;

Adjudant COUROT, 19^e chasseurs : excellent sous-officier dont la manière de servir à tous égards ne mérite que des éloges. Très dévoué, d'une grande bravoure. A déjà six campagnes au Maroc. (Croix de guerre.)

Maréchal LAMY, 16^e chasseurs : excellent sous-officier qui remplit avec beaucoup de zèle et d'autorité ses fonctions de porte-fanion du général de division. (Croix de guerre.)

Adjudant SUCHON, 1^{er} chasseurs : très bon sous-officier ayant de nombreuses campagnes antérieures. A pris part à toutes les opérations depuis le début de la campagne et s'est bien comporté en toutes circonstances. (Croix de guerre.)

Adjudant FÉRON, 12^e chasseurs : sous-officier ancien et dévoué, s'est bien montré en toute circonstance, a fait preuve de calme et de sang-froid dans toutes les opérations auxquelles il a pris part. (Croix de guerre.)

Maréchal des logis GÉLOT, trompette-major an 16^e chasseurs à cheval : remplit ses fonctions avec zèle et dévouement ; présent depuis le commencement de la campagne. Ne mérite que des éloges. (Croix de guerre.)

Adjudant-chef VAYSSIÉ, 21^e chasseurs : blessé d'une balle à la tête le 3 novembre 1914, dans la défense des tranchées, a rejoint aussitôt guéri. (Croix de guerre.)

Maréchal des logis DUPUI, 9^e hussards : vieux serviteur, d'un grand dévouement dans ses services ; a marché avec son escadron au feu dans toutes les circonstances et s'est parfaitement comporté. (Croix de guerre.)

Adjudant-chef BOCHENT, 3^e chasseurs : au front depuis le début de la campagne. A fait preuve du plus grand zèle et s'est bien comporté dans toutes les circonstances. (Croix de guerre.)

Adjudant CONDAMINE, 9^e dragons : s'est très bien acquitté de toutes les missions qui lui ont été confiées. A fait preuve, en toutes circonstances, du meilleur esprit militaire et du plus grand dévouement. (Croix de guerre.)

Adjudant-chef BÉNIER, 3^e chasseurs : a fait preuve depuis le début de la campagne de zèle, de dévouement et a toujours eu une belle attitude au feu. (Croix de guerre.)

Adjudant THÉBAUDAT, escadron territorial de dragons de la 8^e région : s'est acquis l'estime de tous ses chefs. Depuis la mobilisation fait fonction d'officier ; n'a cessé de donner l'exemple de la discipline, de la tenue, de l'esprit militaire le plus productif de services rendus.

Adjudant PARISOT, 2^e groupe du 8^e hussards : s'est distingué entre tous depuis le début de la campagne par son énergie, son dévouement, ses qualités militaires. (Croix de guerre.)

Adjudant CANALE, 5^e chasseurs d'Afrique : serviteur modèle, d'un dévouement à toute épreuve. A fait preuve au cours de toute la campagne d'une grande énergie et d'une activité inlassable. (Croix de guerre.)

Le Gérant : G. CALMÈS.

Imprimerie 31, quai Voltaire, Paris 7^e.